

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
**13, QUAI VOLTAIRE**  
 SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

45<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 750. — 26 Août 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Revue de la semaine, par Amédée Achard. — Monument élevé à la mémoire des enfants de la Meuse. — Le Quirinal. — L'insurrection algérienne. — Courrier du Palais, par Pe-

tit-Jean. — Démonstrations antiprussiennes à Strasbourg. — Le dernier refuge. — Ce qu'on appelle une vocation, par Francis Coppée. — Evacuation d'Amiens. — La salle des Pas-perdus au Palais-de-Justice. — Impressions du blocus.

GRAVURES : Démonstrations à Strasbourg. — Monument

élevé à Bar-le-Duc en faveur des soldats français morts pour la patrie. — Le combat de l'Alma, en Algérie. — Anniversaire de Reichshoffen. — Le dernier refuge. — Les derniers Prussiens quittant Amiens. — Le Palais-de-Justice. — Au concert des Champs-Élysées. — Echecs et rébus.



DÉMONSTRATIONS A STRASBOURG. — Une troupe d'enfants munis de drapeaux français dispersée par la garnison. — (Dessin de M. Lix.)

## COURRIER DE PARIS

Décidément, c'en est fait. Nous sommes un peuple à jamais blasé. Qui nous parlait des Anglais, comme un type de l'indifférence absolue? Nous les laissons bien loin en arrière.

Nous avions encore (ce dont je ne nous félicitais pas trop, d'ailleurs) deux cultes nationaux. Ces deux cultes étaient le *fait divers* et le *procès célèbre*. Ils sont morts tous les deux.

Le fait divers a été tué par la Commune. Comment voulez-vous qu'on s'intéresse au terrible incendie qui a jeté l'alarme n'importe où, quand on a assisté aux exploits de la pétrologie?

Quant aux procès célèbres, les conseils de Versailles sont en train de leur porter le coup de grâce.

Il avait raison le philosophe qui disait :

— Je m'intéresse plus à la souffrance d'un malheureux, qui isolément a la main broyée dans un engrenage, qu'à la mort de cinquante mille hommes tués dans une bataille.

L'abondance nuit et engendre la satiété. Si l'on n'avait arrêté qu'un seul chef de la Commune, qu'on l'eût jugé à part, qu'il se fût trouvé ainsi mis en relief par son isolement même, le public se fût passionné.

Il y a collection, l'indifférence est venue tout de suite. On ne se presse pas plus au conseil de guerre que devant les ruines de Paris.

Pauvres ruines!

Comme elles sont délaissées déjà! Traversez la place du Carrousel à quelque heure que ce soit, vous n'y trouverez pas trois personnes arrêtées pour regarder ce qui fut le palais des Tuileries. Pas un voyageur de l'impériale ne prend la peine, du haut des omnibus, de tourner la tête pour jeter un coup d'œil sur les gigantesques débris.

Il n'y a pas à dire, la pièce n'a plus fait d'argent à la quarantième représentation. Jadis le moindre éboulement attirait les curieux plus longtemps que cela.

Cette insouciance immense qui est un des signes caractéristiques du temps en est aussi un des fléaux. On n'a pas plus l'énergie de l'indignation que les autres énergies. On a des durillons au cœur, et c'est à peine si l'on sent quand quelqu'un ou quelque chose marche dessus.

Qu'y faire?...

~~~~ Cette apathie universelle est la note caractéristique du moment. On ne vit pas, on végète. Paris n'est pas autre chose qu'un énorme champ de légumes animés. Il entend bien venir à lui l'écho lointain des événements, mais il entend sans écouter. Pêle-mêle; le vent lui apporte des noms et des bruits. C'est l'illustre Rivet, c'est le non moins illustre Adnet; c'est le Gymnase, donnant la première représentation qu'on ait eue depuis le siège; c'est tout ce qu'on voudra : Paris, atone, ne bouge pas plus qu'une pièce de bois.

Mon Dieu oui, il a perdu même le goût des premiers théâtrales. A *Marceline*, la semaine dernière, la salle était à moitié vide.

Désintéressé de tout, écœuré, déséquilibré, abasourdi, ne se retrouvant pas lui-même, Paris ressemble aux gens qui guérissent de la fièvre typhoïde.

Il n'est plus malade, mais il est hébété.

~~~~ Aussi comme il fait bon vivre au dehors! comme on aime à monter en wagon pour secouer la torpeur environnante! surtout quand c'est pour voyager sur la ligne de Versailles.

Il y a là deux trains qui valent leur pesant d'or pour un observateur.

Le premier est le train de une heure partant de Paris; le second, le train de cinq heures et demie partant de Versailles.

Le train d'une heure est le train parlementaire. Les wagons sont bondés de notabilités légiférantes. Or, comme tous les partis se trouvent assis pêle-mêle les uns auprès des autres, vous ne vous imagi-

nez pas les drôles de péripéties que ces côte-à-côte produisent.

Pas plus tard qu'hier, j'ai assisté à un vaudeville complet dans ce genre.

Dans le coin de droite, un député de l'extrême réaction; vis-à-vis de lui un député de l'extrême démocratie; à côté d'eux, des voyageurs ordinaires qui les avaient reconnus du premier coup d'œil et qui jouaient le rôle de spectateurs; plus deux journalistes.

Le premier croisement de regard qu'échangèrent les honorables ressembla à un choc d'épées. Après quoi, l'extrême droite leva les yeux vers le plafond avec un petit sifflement qui voulait dire :

— Comment peut-on laisser monter de ces démagogues en première classe!

Le député radical riposta par un claquement de langue dédaigneux, accompagné d'un roulement exécuté avec trois doigts sur le bras du wagon, claquement et roulement qui signifiaient nettement :

— Encore cet aliéné!

On arriva à Clamart.

L'extrême droite contempla la gare détruite, puis regarda l'extrême gauche comme pour lui dire :

— Voilà où mènent vos doctrines.

L'extrême gauche tira de sa poche une brochure en l'honneur du drapeau blanc, comme pour répondre :

— Vous voyez bien que c'est vous qui poussez aux révolutions.

Il y eut une nouvelle interruption. L'extrême droite était visiblement embarrassée. Mais elle prit soudain son parti, et déploya le journal *l'Univers* d'un geste brusque et provoquant.

L'extrême gauche s'empressa d'étendre *l'Avenir national*.

Derrière cet abri, l'un et l'autre avaient l'air de se tourner vers leurs voisins pour les prendre à témoin. Les voisins, eux, dégustaient la comédie avec une joie parfaite. Cela dura jusqu'à Versailles. En arrivant à la gare, il pleuvait à verse. L'extrême droite chercha une voiture, il n'y en avait pas; l'extrême gauche eut un sourire de volupté, qui fut le couplet final :

— Ah! tu nous retiens à Versailles... Mouille-toi, mon bon, et que la pleurésie te soit en aide.

~~~~ Au train de cinq heures et demie, les mêmes députés reparaissent, mais par couples. Chacun a pris un partenaire à la sortie de la séance. On parle tout haut, cela n'a plus le charme de la pantomime.

En revanche, on assiste là au retour des témoins des conseils de guerre.

Autre récréation.

Il faut voir comme les défenseurs éyitent les regards des témoins à charge, et réciproquement.

Quand les avocats sont seuls, ou à peu près, il leur arrive de répéter en dedans les effets d'audience qu'ils se promettent. Les témoins, eux, du moins quelques-uns, ont l'air de s'imaginer que leur comparaison les a rendus illustres devant l'univers tout entier. Ils toisent les autres voyageurs :

— Oui, c'est moi, le fameux X..., qui viens de déposer que j'ai vu Courbet danser sur les ruines de la colonne.

Croyez-moi, si le spleen vous envahit, prenez un des deux trains que je viens de vous recommander, et vous m'en direz des nouvelles.

~~~~ Des nouvelles!

C'est la chose rare par le temps qui court.

La plus fraîche est l'annonce de la prochaine ouverture de la fête de Saint-Cloud.

Lorsqu'on a inscrit la chose en une ligne, on se trouve en présence d'une séduction irrésistible. Ereinter cette décision monstrueuse fournit au bas mot cent cinquante lignes de bonne déclamation. Antithèses entre la voix lugubre du canon et les mirlitons ériards, le vin coulant où coulait le sang les traiteaux installés sur les ruines..., et je ne sais combien d'etcœtera.

Rien de plus commode, cela tient de la place, et cela trouve des admirateurs.

Je n'en ferai rien pourtant. Je trouve tout naturel que, le surlendemain de l'enterrement de son mari, la veuve soit forcée de rouvrir sa boutique. C'est cruel, mais indispensable et logique.

Le peu qui reste de Saint-Cloud a besoin de vivre. Il est indispensable que le Parisien ne désapprenne pas le chemin de la petite localité. Il faut absolument ne pas laisser prescrire l'habitude, sans quoi le commerce de Saint-Cloud ne se relèvera jamais. Ajoutez que Saint-Cloud, à part cette fête, est le gagne-pain de deux ou trois mille pauvres gens qui accourent de partout pour grappiller quelque bénéfice. La fête de Saint-Cloud se trouve justement au seuil de l'automne. C'est la saison noire qui vient. Si l'on n'a pas quelques économies, comment vivra-t-on demain?

Le passé que nous venons de traverser rend ce point d'interrogation plus terrible encore pour les malheureux. Toute autre considération doit s'effacer devant celle-là. Remettons les tirades en portefeuille.

~~~~ J'avoue qu'il m'est également impossible de partager les saintes colères de ceux qui bondissent à l'idée qu'un entrepreneur anglais veut faire de la salle du Châtelet un café-spectacle.

L'expérience a prouvé que la salle du Châtelet était un nid à faillite. Mal située, isolée du Paris des plaisirs (isolement que la destruction du théâtre lyrique accroît encore), la salle du Châtelet crie par toutes ses ouvertures à l'impresario qui se présente :

— Frère, il faut mourir.

Comme il me paraît impossible de trouver, pour l'administrer, une série suffisante de gens ayant des idées de ruine et de suicide, il faut se résigner à regarder la vérité en face et laisser faire le mortel de bonne volonté, qui croit avoir trouvé un moyen de galvaniser ce cadavre.

Ou bien faites du Châtelet une grange, un hangar, un dépôt de pétrole, un cimetière fermé, n'importe quoi, excepté une salle de spectacle ou bien n'imposez pas à un directeur de jouer ceci plutôt que cela.

Les entreprises qui ont pour but d'amuser ce grand capricieux qu'on appelle le public, sont en ce moment de véritables épouvantails.

On se demande en voyant ceux qui bravent le danger.

— Que vont-ils faire en ces galères?

Le triple airain d'Horace est tout au plus suffisant pour la circonstance. N'ajoutons pas par des pubibonderies mal placées, des impossibilités, des difficultés.

C'est bien le moins que puissent demander les gens qui se dévouent.

Vous n'avez pas envie de tenir la queue de la poêle, n'est-ce pas, laissez faire le cuisinier.

~~~~ A la place de celui-ci, je commencerais en entrant, par changer l'enseigne de la cuisine. Ce nom du Châtelet, qui ne rappelle que des souvenirs de potence, de condamné, de bourreau, est grotesque pour un théâtre. Grotesque d'ailleurs, comme l'appellation d'une moitié des rues de Paris auxquelles on vient de nommer fort à propos une commission de parrains.

Cette commission-là devrait bien adopter une fois pour toutes, des vocables qui ne soient plus à la merci des événements. Ces dates politiques sont absurdes en pareille matière.

X..., un de nos confrères qui habitait la rue Réaumur en est la preuve vivante.

Après avoir été rue du 10 décembre, du 4 septembre, du 18 mars, la rue Réaumur n'est plus rien pour le moment.

X..., qui est un humoriste, a trouvé un biais ingénieux pour sortir d'embarras.

Quand quelqu'un lui demande son adresse, il répond imperturbable :

— Rue de la Prochaine Révolution, n° 14.

PIERRE VÉRON.

## REVUE DE LA SEMAINE

Deux événements ont préoccupé l'attention publique ces jours derniers : l'un grave par les conséquences qu'il peut entraîner, l'autre moindre, mais qui ne manque pas d'une certaine importance au point de vue moral.

Nous voulons parler de la proposition de M. Rivet et de la présence de M. Ranc aux séances du conseil municipal.

Le premier résultat de la proposition Rivet a été la rupture du pacte de Bordeaux et de pousser l'Assemblée sur le terrain constituant, puisqu'elle avait pour but de proroger les pouvoirs de M. Thiers pendant trois ans, en lui conférant le titre officiel de président de la République française.

On sait que présentée à l'examen des bureaux appelés à nommer une commission, cette proposition, dont le moindre défaut est de reculer au second plan les affaires véritablement sérieuses et de rejeter l'Assemblée dans les agitations politiques, y a rencontré une vigoureuse opposition.

Neuf bureaux sur quinze, après une discussion approfondie, ont élu des commissaires contraires à son principe. Six seulement se sont montrés favorables à la pensée de M. Rivet.

Les quinze commissaires se sont réunis sous la présidence de M. Benoît-d'Azy, avec M. Delacour en qualité de secrétaire, et on pense que le rapport pourra être déposé à la fin de la semaine.

Le calcul des voix qui ont pris part au vote indique une majorité de 35 voix contre la proposition Rivet.

La gauche espère qu'à la dernière heure, et dans la crainte de porter un coup à l'autorité de M. Thiers, cette majorité se déplacera, et qu'après avoir obtenu seulement 305 voix en faveur du projet dans les bureaux, contre 440, elle finira par l'emporter lors du vote définitif.

Mais en supposant qu'elle ne se trompe pas dans ses prévisions, pense-t-on que, par la situation nouvelle qui lui est faite, M. Thiers gagne beaucoup à se trouver en présence d'une minorité compacte, presque égale à la majorité, et d'une assemblée soupçonneuse, méfiante, irritée ?

On avait une assemblée forte, avec laquelle tout était possible dans la voie du bien. Si les instigateurs de la proposition Rivet ont eu pour but d'en amoindrir l'influence et d'en abaisser l'autorité, ils doivent être contents.

Mais que leur importe que le pays souffre, pourvu que le provisoire sous lequel la France cicatrissait ses plaies cesse au profit de l'étiquette mise au front du gouvernement ?

La présence de M. Ranc au conseil municipal de Paris, où l'ont envoyé les électeurs du onzième arrondissement, ne pouvait amener des résultats aussi considérables. C'était une voix de plus acquise au parti que représentent MM. Lockroy, Cantagrel, Clémenceau, Mottu, et on sait ce qu'il peut faire, si une occasion vient à son aide; mais il y aurait un scandale public à voir revêtir de fonctions officielles un homme qui a fait partie de la Commune et a mis son nom au bas des décrets les plus coupables, parmi lesquels figure le décret des otages.

Longtemps le Gouvernement est resté muet devant les protestations de la presse. Il ne s'est décidé à parler que le jour où un député, M. Raoul Duval, a porté l'incident à la tribune.

Le ministre de la guerre a fait alors connaître que le dossier de M. Ranc allait être remis aux tribunaux militaires qui aviseraient.

Le lendemain, le bruit courait que M. Ranc avait quitté Paris dans la nuit, et s'était réfugié à Londres où tant d'autres membres de la Commune attendent des jours meilleurs.

Un certain mystère plane sur cette affaire, qui reste obscure. On a surtout beaucoup remarqué le silence de M. Dufaure, ministre de la justice, et l'attitude expectante du Gouvernement. Bien des bruits ont couru qui mettent le Gouvernement, non moins que M. Ranc, dans une situation singulière.

Et puisqu'il a été question en passant du conseil

municipal de Paris, ajoutons que les élections, annulées pour divers motifs, ont donné lieu à des vacances qui nécessitent une convocation nouvelle des électeurs, lesquels auront à nommer cinq conseillers.

Espérons cette fois que les amis de l'ordre, éclairés par une dernière expérience, ne laisseront pas les adeptes de Belleville et de la Villette aller seuls au scrutin. Cinq conseillers rouges peuvent déplacer la majorité au sein du conseil municipal de Paris et rendre bien difficile la tâche de M. Léon Say.

Les rapports préparés par M. le général Chanzy et M. de Chasseloup-Laubat sur la réorganisation de l'armée ont été lus en séance publique samedi dernier. Les deux honorables rapporteurs concluent au service obligatoire dans l'armée et à la dissolution immédiate des gardes nationales, malgré la vive opposition du chef du pouvoir exécutif.

On s'explique mal la résistance absolue et tenace que M. Thiers oppose à une mesure qui est réclamée par le bon sens public. Dix expériences ont prouvé le danger de ces foules armées, qui sont une fatigue et un embarras en temps de paix, un danger en temps de guerre. On a vu 1818; on a vu le 4 septembre; on a vu le 18 mars. Qui peut encore croire aux baïonnettes intelligentes ?

Il suffit de constater avec quelle chaleur les journaux qui ont eu des complaisances pour la Commune défendent cette institution ridicule et surannée pour comprendre le parti qu'ils espèrent en tirer.

La discussion de ce projet de loi, un des plus importants soumis aux délibérations de l'Assemblée nationale, suivra de près celle de la proposition Rivet.

On n'a pas oublié dans quel état l'administration républicaine a laissé les finances de la ville de Lyon, trop longtemps courbée sous le drapeau rouge, avec le consentement de M. Gambetta. Ce conseil municipal, qui a souvent fait parler de lui, vient encore d'attirer l'attention sur ses délibérations, en refusant toute allocation aux écoles religieuses et en votant les frais d'agapes démocratiques offertes aux enfants des écoles laïques.

Cette petite fête de famille, où le vin du socialisme a coulé à pleins verres pour des estomacs de dix ans, a eu des conséquences auxquelles les mères de famille pouvaient s'attendre. Mais la démocratie, qui grise l'adolescence avant de l'embrasser, y a gagné une lettre de l'ex-dictateur de Bordeaux, qui voit dans ces repas champêtres, d'où l'idée de Dieu est exclue l'émancipation finale de l'humanité.

Tandis que les chansons et les danses des écoliers, qui hurlaient le *Ça va* après boire, égayaient les faubourgs de Lyon, un acquittement imprévu étonnait les populations du Midi.

M. Duportal, l'ex-proconsul de Toulouse, en révolte flagrante contre le gouvernement régulier de l'Assemblée nationale, a été remis en liberté par le jury de Pau. C'est une prime offerte à tous ceux qui auront envie de l'imiter.

En cas de succès, le triomphe avec le pouvoir; en cas d'échec l'impunité. Il y a des révolutionnaires qui s'en souviendront.

Quelques paroles de M. Pouyer-Quertier et des bruits promptement accueillis par le public avaient fait espérer que les forts de la rive droite, ainsi que les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Oise, seraient évacués le 18 de ce mois par les forces allemandes.

Grande avait été la joie de tous, et surtout parmi les populations sur qui pèse le plus lourdement cette occupation.

Mais on a bientôt acquis la conviction que ces bruits étaient au moins prématurés. Le 18 est arrivé, le 20 lui a succédé, et les troupes de S. M. l'empereur Guillaume, dont on s'appropriait à saluer le départ, sont restées.

On ne voit même pas qu'elles fassent aucun préparatif d'où l'on puisse tirer l'espérance d'une retraite prochaine.

Il paraît certain aujourd'hui que les négociations entamées à Compiègne, entre le général Manteuffel et M. de Saint-Vallies, et qui étaient en bonne voie, ont été arrêtées net par un ordre venu de Berlin. Le gouvernement prussien émet de nouvelles préten-

tions, au sujet de la faculté laissée aux fabricants de l'Alsace-Lorraine d'écouler leurs produits manufacturés en France. De là des difficultés dont le contre-coup s'est fait sentir à Francfort, où discutaient les plénipotentiaires des deux pays, et des complications dont il est impossible d'apprécier la durée.

On s'efforce, en attendant, de payer aux implacables vainqueurs de la France le 3<sup>e</sup> demi-milliard après lequel ils sont tenus d'évacuer les portions de territoire qu'ils occupent encore dans la zone de Paris.

Et c'est dans un moment si critique, alors qu'il ne faudrait penser qu'à l'ennemi et à nos dettes, qu'on fait à l'Assemblée de la politique tapageuse, irritante, obscure !

Le procès monstre qui s'instruit à Versailles continue à faire passer sous les yeux du public la longue série des accusés et des témoins. Ceux de la première catégorie sont épuisés. Les plaidoiries ne vont pas tarder à commencer.

Le public ne prête plus qu'une attention fatiguée à ces débats qui roulent dans un cercle monotone d'interrogatoires, où ce qui éclate le plus visiblement est l'incommensurable platitude des accusés.

Pas un caractère, pas une conviction, pas un talent; j'allais presque dire pas un courage.

Mais en revanche de la vanité à flots, et de la bêtise en masse. Et qu'ils se font petits dans cette vanité, — humbles dans cette bêtise ! Pas un n'accepte la responsabilité des événements. Personne ne sait comment ils se sont produits; personne n'a jamais donné d'ordre. Par-ci par-là, quelques éclairs de cynisme.

C'est le néant dans la sottise.

Jamais on n'a vu de si grands crimes commis par de si petits hommes.

La semaine prochaine, viendra, dit-on, le tour de Rochefort et de Rossel.

A l'étranger, le fait saillant, celui qui a dominé tous les autres, et sollicité au plus haut degré l'attention de la diplomatie européenne, c'est la rencontre de LL. MM. les empereurs d'Allemagne et d'Autriche à Ischl et à Gastein, où l'empereur Guillaume est resté une heure et demie avec M. le comte de Beust.

On a remarqué que l'empereur François-Joseph portait l'uniforme de colonel prussien, et l'empereur d'Allemagne l'uniforme de général autrichien. Mais ceci n'est que la chose extérieure, bien que cette double cocarde arborée avec éclat ait son importance.

Baucoup de commentaires ont circulé sur le résultat de cette conférence où la paix du monde est peut-être enfermée. Les journaux officieux — si les journaux officiels se taisent — ne s'en sont pas fait faute. Ceux-ci ont déclaré que ce n'était rien; ceux-là ont conjecturé qu'il y avait quelque chose. On peut croire qu'il y a beaucoup.

Mais l'avenir seul apprendra à l'Europe ce qui se cache sous cette rencontre doublée d'une conversation. En attendant que les événements aient parlé, quatre personnes seulement savent la vérité. Deux monarques : l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph; deux ministres, le prince de Bismarck et le comte de Beust.

Mais le secret sera-t-il bien gardé? et longtemps? On s'est d'un autre côté montré satisfait de l'excellent accueil que l'empereur de Russie avait fait à notre ambassadeur, l'honorable général Leflo, accueil partagé par le vieux parti moscovite, antipathique à l'esprit allemand.

Des illusions même sont bientôt nées dans ce pays français prompt aux espérances. On y a vu quelque chose comme l'aurore d'une alliance entre les deux gouvernements.

Hélas ! on ne songeait pas que la forme même du gouvernement imposé à la France par la révolution du 4 septembre était un obstacle infranchissable qui ne permettait aucune alliance sincère entre une république et de vieux États placés sous la tutelle de rois et d'empereurs !

Il y a de ces vérités qu'il suffit d'énoncer pour les comprendre.

AMÉDÉE ACHARD.

INAUGURATION

DU MONUMENT  
ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE  
DES ENFANTS  
DE  
LA MEUSE

Le dernier des Gracques mourant, a dit Mirabeau jeta de la poussière contre le ciel; de cette poussière naquit Marius, non moins célèbre par ses exploits que par sa haine contre les ennemis de Rome.

La dernière victime de la brutalité prussienne n'est pas encore couchée dans la tombe. Chaque jour enregistre un nouvel attentat de l'étranger qui souille encore notre territoire; mais à chaque Français qui tombe, la France peut compter un nouveau Gracque. La haine pousse sur la cendre des tombeaux, et nous espérons bien qu'un jour verra où de cette poussière des morts naîtra le Marius qui fera sentir à la Prusse le poids de la vengeance. Cette pensée patriotique, M. Cavenaget, jeune



Monument élevé à Bar-le-Duc en l'honneur des soldats français morts pour la patrie.

(D'après le croquis de M. E. Holger.)

sculpteur de Bar-le-Duc, a voulu la traduire dans le monument qui vient d'être élevé aux enfants de la Meuse morts pour la patrie. Sur un piedestal fait de bloc de roche un lion blessé au flanc est debout crispant sa patte puissante sur une ancre, emblème de l'espérance. Malgré le sang qui coule de sa large

longtemps de cette suprême de cuirassiers où chaque soldat se faisant le sublime héros d'une heure, saluait d'un dernier cri la patrie et mourait pour elle sous la mitraille prussienne. Leurs os sont à peine refroidis et déjà la haine a monté vivace. Nourrissons-la pieusement dans nos cœurs afin

blessure, sa large face contractée par la douleur est encore menaçante et ses yeux regardent au delà du Rhin. Fier dans sa souffrance, il est prêt encore à défendre le drapeau de la République qui flotte à ses côtés, et on dirait qu'il va rugir à l'ennemi ce vieux défi : « Viens le prendre! »

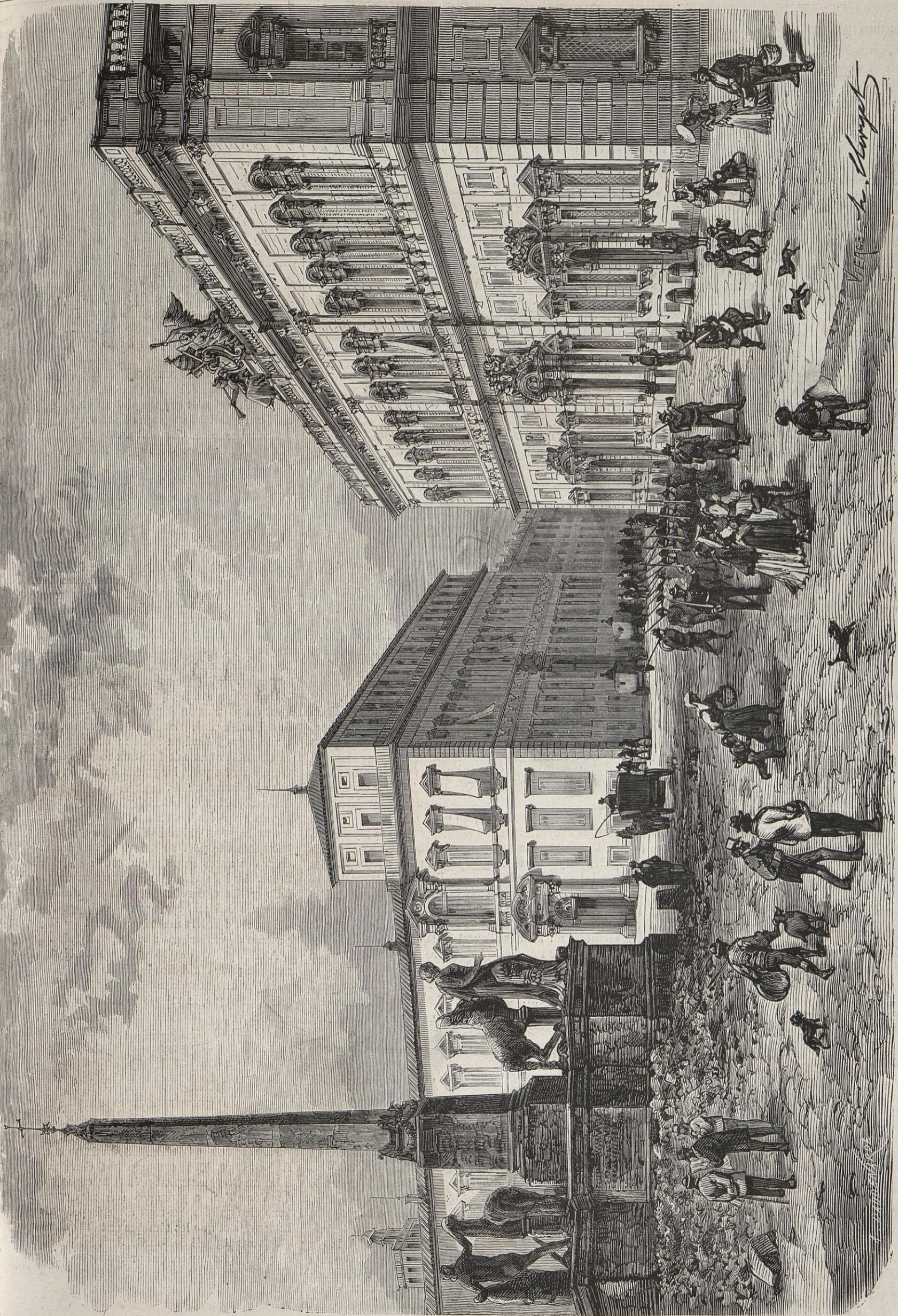
On ne le prendra pas, c'est notre espoir. C'est l'espoir aussi de ces braves habitants de Bar-le-Duc, qui, le 8 août, ont si bravement marqué le funeste mais glorieux anniversaire de Reischöffen. Comme eux, et avec la France entière, le mot de se souviendra



1. Les Arabes. — 2. Éclaireurs des Spahis. — 3. Francs-tireurs d'Alger. — 4. Tirailleurs. — 5. Zouaves. — 6. Mobiles d'Alger. — 7. Réserve de cavalerie. — 8. Artillerie. — 9. L'Alma. — 10. Rivière de l'Alma. — 11. Douar. — 12. Tirailleurs d'Alger.

ALGÉRIE. — Le combat de l'Alma. — Colonne d'avant-garde de l'armée de Kabylie. — Colonel Pourchaud.

(D'après le croquis de M. Materre du 1<sup>er</sup> chasseur d'Afrique.)



ITALIE. — Le palais du Quirinal, résidence du roi d'Italie, pendant son séjour à Rome. — (Dessin de M. Clerget.)

qu'au moment où sonnera l'heure de la revendication, toutes les âmes crient : « vengeance ! » que tous les bras soient prêts à frapper.

Les habitants de Bar-le-Duc ont bien fait d'élever dans leur cimetière un monument à nos glorieux vaincus. Il faut que des bords de la Loire à notre nouvelle frontière, chaque ville en fasse autant. Quand nos soldats repasseront par là pour aller reconquérir l'Alsace et la Lorraine, il est bon qu'à chaque étape ils retrouvent un autel où on sacrifie à la haine de l'envahisseur.

Celui que le comité de secours de Bar-le-Duc, présidé par M. Léon Nicolas, a fait élever dans le cimetière de la ville, sera une de ces stations guerrières où les jeunes bataillons puiseront l'énergique courage de leurs aînés qui ne sont plus.

La cérémonie d'inauguration a eu lieu avec tout le recueillement, digne et triste, que comportait la circonstance. La ville entière et les populations des rives de la Meuse se pressaient sur le parvis de l'église Notre-Dame, où le *Kyrie*, le *Requiem* et l'*Agnus Dei* ont été chantés, et où l'archiprêtre a fait entendre ces prophétiques paroles : « Que les corps deviennent poussière, peu importe ! il y aura toujours dans cette poussière un germe impérissable de vie, l'attente certaine de la résurrection. Oui, ils revivront tes morts, ô Israël ! *Vivent, mortui tui, Israel.* »

De l'église, le cortège s'est acheminé vers le cimetière. Le clergé ouvrait la marche. Le préfet de la Meuse, le maire et le conseil municipal, les membres du comité de secours, la députation de Verdun, les soldats et les mobiles du département s'avancent lentement vers le lieu de l'éternel repos au son des marches funèbres.

Arrivé au cimetière, le cortège se groupe autour du monument funèbre de l'*Orphion*, entonne le *De profundis*. L'émotion est à son comble, et le préfet, qui pleure encore son fils tombé glorieusement sous les murs de Paris, trouve à peine assez de force pour prononcer quelques paroles sur la tombe des enfants de la Meuse, et terminer son allocution par ces paroles : « Que l'étranger comprenne, en vous voyant passer fiers, mais dignes et calmes, la différence qu'il y a entre les foules avinées de l'empire et les citoyens libres d'une République qui sera grande et forte tant qu'elle restera honnête et modérée. »

A son tour, M. Bompard, maire de Bar-le-Duc, a pris la parole. Il a rappelé les noms des généraux Blaise et Colson, enfants du pays, tombés sur les champs de bataille, dans la lugubre épopée que nous venons de traverser.

Cette journée de tristesse patriotique ne sera pas perdue pour la France. On se souviendra qu'au cimetière de Bar-le-Duc se trouve le lion blessé de M. Caveneget, et que ce lion tient dans ses griffes l'ancre de l'espérance.

M. V.

P. S. Nous devons ces renseignements à l'*Echo de l'Est* et à l'*Annuaire* de la Meuse.

## LE QUIRINAL

Un des plus gros événements de notre époque, déjà si féconde en faits extraordinaires, s'est accompli et la France, affaissée sous ses malheurs, n'a pu protester que par son impuissance.

L'ancantissement de la puissance temporelle des papes est devenu fait accompli et la « Fille aînée de l'Église », épuisée de sang et de larmes, n'a pu que détourner la tête du triste spectacle que lui menageait, dans sa défaite, l'Italie oublieuse des conventions passées.

Au moment où les obus prussiens bombardaient Paris, les canons du roi Victor-Emmanuel tonnaient, pour la forme, contre les vieilles murailles de Rome. La famine ouvrait ici la porte aux Allemands, pendant que Pie IX, ne voulant paraître céder qu'à la force, laissait entrer les troupes italiennes par une brèche facile qu'il ne se donnait pas la peine de défendre.

Aujourd'hui les Italiens ont leur « Rome capitale » et le roi d'Italie trône au Quirinal.

Tout me porte à croire que lorsqu'il fit bâtir ce

superbe palais sur les ruines de Thermes de Constantin et dans la plus belle situation de Rome, le pape Grégoire XIII ne pensait pas édifier une future résidence royale pour la maison de Savoie. Sixte-Quint et Clément VIII qui, après lui, continuèrent les travaux tracés par l'architecte Flaminius Ponzio; Paul V qui agrandit le palais; Urbain VIII et Alexandre VII, qui plantèrent les jardins; enfin Pie VII, qui y fit de grands embellissements ne pensaient pas travailler pour un allié du roi de Prusse.

Quelque colère qu'en aient les mânes de ces souverains pontifes devant lesquels tremblaient jadis les rois de la chrétienté, un roitelet du Piémont n'en est pas moins installé en face du Vatican, de l'autre côté du Tibre, c'est vrai, mais à deux pas du Capitole. Aujourd'hui le roi d'Italie monte et descend à son gré l'escalier à double rampe du Quirinal, entre dans le salon royal et en sort à sa fantaisie, foulant sous son talon éperonné le pavé de marbres multicolores, et, levant la tête vers le riche plafond et la frise peinte par le chevalier Lanfranc et Charles Suraceni. Si l'envie lui en prend, on lui dit la messe dans la chapelle Pauline, construite par Paul V sur les mêmes dimensions et la même forme que la chapelle du Vatican. Là Victor-Emmanuel peut s'agenouiller contre le *pronaum* de Pie VII et dire ses prières sous l'œil des douze apôtres peints d'après les cartons de Raphaël.

De la chapelle, le nouveau roi de Rome et d'Italie peut passer dans les ex-appartements du Pape, y admirer les fresques de Louis Agricola, d'Ingres, de Madras et les peintures d'Appiani; le *Saül et David* du Guerchin, le *Saint Jérôme* de l'Espagnolet, un *Ecce Homo* du Dominiquin, le *Martyre de sainte Catherine* d'Annibal Carache, la *Viège* du Guide, le *Saint Jean* de Jules Romain.

Le souverain des Alpes et des Apennins, de la Sicile et de la Sardaigne a la faculté de promener Sa Grandeur de fraîche date dans ces immenses et grandioses salles où Finelli a représenté le *Triomphe de Constantin*, Thorwaldsen l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, Palagi César dictant ses *Commentaires à quatre secrétaires à la fois*.

Ce sont là de grands et beaux modèles à étudier pour le *re galantuomo* de Novare et de Custozza.

Si le roi chasseur, plus chasseur que roi, se fatigue d'admirer les toiles de Paul Véronèse, du Giorgione, du Guerchin, d'Annibal Carache, de Caravage et tant d'autres grands maîtres, renfermées dans la dernière salle des appartements pontificaux, son droit de conquête lui permet de délasser les ennuis de Sa Majesté dans le magnifique jardin décoré de statues et de fontaines; de promener dans les larges allées couvertes d'épais feuillages et de se reposer un moment dans le gracieux *coffee-house*, élevé au milieu du parc par l'architecte Fuga et décoré par les peintres Orizzonte, Battoni, Panini et Masucci.

Si l'heure du dîner ne le presse pas trop, Victor-Emmanuel peut encore assister à l'office qu'on célébrera pour lui dans la belle chapelle décorée par le Guide, au pied de l'autel qui porte le magnifique tableau de l'*Annonciation* et dire une prière d'action de grâce.

Le Quirinal vaut bien une messe ! Il en vaut même deux !...

LÉO DE BERNARD.

## L'INSURRECTION ALGÉRIENNE

Les indigènes de notre colonie algérienne doivent être classés en deux peuples différents : les Arabes et les Kabyles.

Ces deux races diffèrent essentiellement sous le rapport de la conformation physique, des mœurs, de l'organisation sociale; la langue et la religion, voilà ce qu'il y a de commun entre elles.

L'Arabe est calme et contemplatif, voué à la vie nomade et pastorale. Son agriculture est toute rudimentaire. Il sème un peu de blé ou de maïs autour de son gourbis après avoir égratigné la surface de quelques arpents, et laisse paître ses troupeaux au milieu des broussailles et des pousses

des jeunes arbres. Quand le chêne ou l'olivier vont devenir taillis, les Arabes y mettent le feu sous prétexte de fumer le sol et de renouveler leurs pâturages.

Le Kabyle, au contraire, est actif, ardent, passionné, d'une complexion plus robuste que l'Arabe. Il proscriit la polygamie et l'indivision de la propriété, ces deux plaies du monde musulman. Il a sa maison, son jardin, son champ. Ses villages forment des communes administrées par un chef auquel est adjoind un conseil municipal. Sa vigueur et ses habitudes de travail en font un auxiliaire précieux, un adversaire plus redoutable.

On entre dans le pays des Kabyles par la vallée du Sebaou, que commande le poste militaire de Tizi-Ouzou, adossé aux contre-forts qui descendent directement du Jurjura, et qui a pris l'emplacement des ruines d'un fort élevé jadis par les Turcs.

Quatre-vingt-onze tribus, placées sous le commandement du bach-aga de Sebaou, de l'agha des Amroua et du caïd du haut Sebaou, occupent là un pays montagneux d'une fertilité extrême, et cultivé tout aussi bien que les vallées de la Suisse, avec laquelle cette contrée a plus d'une analogie topographique.

De la vallée des Isseur au Fort-Napoléon, le pays est très-tourmenté. Fort-Napoléon, aujourd'hui Fort-National, est bâti sur un plateau élevé de plus de huit cents mètres au-dessus de la mer. C'est sur ce plateau que se réunissaient autrefois toutes les tribus environnantes. On l'appelait Souk-el-Arbâa, le *marché du mercredi*.

L'enceinte du fort a un développement de deux mille mètres, et dans cette enceinte se groupent une centaine de maisons de colons qui forment la cité européenne.

Le Fort-National a été construit à la suite de l'expédition de Kabylie, dirigée en 1837 par le maréchal Randon, qui, en cinquante-cinq jours, vint à bout de cette robuste population, dont l'énergie jusqu'alors avait résisté à toutes les dominations successives qui avaient pesé sur cette terre d'Afrique.

Le fort est placé sur le territoire des Beni-Raten, dans un pays accidenté, où chaque pente est une brèche à franchir, chaque plateau un retranchement à enlever.

Une route stratégique relie le fort à Alger. Du haut du plateau on domine le pays des Beni-Raten, des Beni-Yenni, des Beni-Menguillé, des Beni-Onacif, des Illoud-ou Malou; on commande le col de Chelatta et on fait face aux rochers de Tidjibert. On a sous les yeux les points de vue du Jurjura, et, pour horizon, la mer.

Du Fort-National, la Kabylie longe, avec ses montagnes chargées de chênes-lièges et d'oliviers, le rivage rocheux de la Méditerranée. Ses villes principales, dont le port se trouve naturellement creusé dans des anses granitiques, sont : Djijelli, Bougie, Stora. Ses bois viennent finir aux environs de cette jolie petite cité romaine, tout en s'allongeant de quelques kilomètres jusqu'à Philippeville, où se voient les derniers arbres de la *Forêt des Singes*, toute peuplée de ces animaux et de pores-épics.

A l'intérieur des terres, le Fort-National, qui marque pour ainsi dire le centre de la Kabylie, est relié par une grande route à Constantine, la vieille cité mauresque, la ville-forte de la province.

M. V.

(A suivre.)

## COURRIER DU PALAIS

Nous marchons doucement, mais nous avançons. Aujourd'hui, M. le commandant Gaveau, commissaire du Gouvernement près le 3<sup>e</sup> conseil de guerre de Versailles, a prononcé son réquisitoire. C'est vous dire que les dix-sept accusés présents ont été interrogés et que les témoins ont été entendus.

Je vous ai parlé de Jourde, Jourde, le grand financier de la Commune, qui prétend n'avoir jamais fait de politique, mais seulement de l'administration, et seulement par dévouement. Jourde est grand, maigre et mince à la fois; il porte toute sa barbe, d'un blond sec. Il parle avec beaucoup de facilité et n'hésite

site jamais; il explique qu'il n'a jamais été un conspirateur; qu'il n'a jamais été arrêté ni soupçonné; qu'il n'avait, pour ainsi dire, jamais eu d'opinions politiques avant le 18 mars. Pour tous, l'insurrection est née du basard et n'avait point été préparée, il le croit du moins; en ce qui le regarde, il en est sûr. Alors il a vu la ville en désordre, sans gouvernement, sans direction; l'idée lui est venue d'accepter un poste pour sauver les finances. Il a étudié ces questions, il a appliqué ses études à la tâche qu'il a entreprise. Il ne s'est occupé ni de la Commune, ni de ses décrets, ni de la guerre, ni des otages, ni des fusillades, ni des incendies; il s'est enfermé dans son ministère, il s'est absorbé dans ses chiffres. Pour lui, ce qu'il recherchait dans ses méditations, ce n'était pas le triomphe d'une utopie sociale, le problème de l'avenir; non, il cherchait prosaïquement à trouver trois cent mille francs par jour pour payer la garde nationale; plus, cent cinquante ou deux cent mille francs pour faire face aux autres services. Il y est arrivé, ne lui demandez pas autre chose.

Il est vrai que pour y arriver il a fait des emprunts forcés à la Banque de France. Sur ce point, il prétend que les menaces qu'il a faites, et qui sont consignées sur les reçus qu'il a donnés, étaient une chose convenue entre lui et le directeur de la Banque, pour couvrir la responsabilité de ce dernier.

Mais a-t-il réellement, dans les derniers huit jours de luttes continuelles, distribué aux gardes nationaux les sommes énormes qu'il a reçues? Comment a-t-il pu payer ces soldes avec des billets de 100 et 500 francs? Quelles justifications peut-il présenter? où sont ses comptes? où sont ses pièces comptables? pourquoi a-t-on trouvé 9,000 francs cousus dans la doublure de son gilet? Et il répond que les boutiques étant ouvertes partout jusqu'au dernier moment, les officiers payeurs n'avaient pas dû être embarrassés pour se procurer de la monnaie. Ses comptes, ils ont été brûlés à l'Hôtel-de-Ville, où il les avait portés; ses pièces comptables, elles ont été brûlées ou dispersées dans l'incendie du ministère des finances. Enfin les 9,000 francs qu'il portait sur lui étaient le reste de la distribution qu'il avait faite le dernier jour à la garde nationale, et ce reliquat il l'avait caché, ne pouvant le remettre à personne.

Une physionomie assez étrange, c'est celle de Régère, administrateur du 3<sup>e</sup> arrondissement. Il joint à un certain air bonhomme une vivacité de paroles ou de gestes toute méridionale. On lui a reproché souvent de rire pendant les débats ou d'exprimer son opinion sur ce qu'il voit et entend par des gestes brusques. Il nous a semblé que gestes et sourires sont bien involontaires, et que c'est le résultat d'une sorte de tic nerveux. Régère a eu pour déposer en sa faveur un grand nombre d'ecclésiastiques, de membres des congrégations religieuses qu'il aurait sérieusement protégés.

A propos de ces renseignements favorables donnés sur les accusés, une personne, qui ne connaît ce procès que par les comptes rendus des journaux, nous faisait remarquer que tout le débat lui avait paru consacré à la glorification des accusés qui paraissent les plus vertueux du monde.

Il est vrai que les témoins à charge, nécessairement très-rare dans les affaires de ce genre, où la matérialité des crimes n'étant plus en question, la participation de l'accusé se prouve par les pièces et les documents, il s'en est suivi que, les accusés ayant fait citer de nombreux témoins à décharge, ceux-ci ont, en quelque sorte, occupé tout le temps de l'audience.

Mais il est tel accusé pour qui cet avantage momentané est devenu fatal. La publicité des débats a fait surgir de tous côtés des renseignements et des témoins, et tel coupable qui croyait déjà pouvoir respirer un peu librement, s'est trouvé tout à coup accablé et terrassé! Cela est arrivé pour Ferré!

Hier seulement se présente un témoin qui déclare que Ferré a donné l'ordre de fusiller onze personnes que l'on venait d'arrêter. C'était le 24 mai, à la mairie du 11<sup>e</sup> arrondissement, que cela se passait. Le témoin, qui faisait partie des onze, était désigné pour être exécuté le troisième. Le premier descend l'escalier de la mairie, c'était un ancien sergent de

ville; on arrive sous le vestibule; mais on ne trouve pas de fusilleurs! ils sont aux barricades!

Un homme se présente, un bourreau volontaire! Ferré fait un geste d'assentiment et le bourreau, l'assassin, tue le sergent de ville à coup de revolver. Ce meurtre abominable s'accomplit froidement, il y a là quelques spectateurs qui se taisent, il y a les autres condamnés, il y a Ferré qui cri Vive la Commune!

Pour le second sergent de ville, on trouve un fusil et le bourreau est forcé de recharger son arme pour achever la victime. C'était au tour du témoin! Mais comme il y avait encore neuf personnes à fusiller on va réquérir un poste de gardes nationaux. Heureusement le sergent qui le commande est pris d'un scrupule légal. Il ne veut pas exécuter sans jugement régulier. Les neuf prisonniers sont sauvés.

C'était, je vous l'assure, un triste spectacle que celui de Ferré écoutant cette déposition accablante, protestant qu'elle était fautive, fautive de toute fausseté! Puis, craignant d'indisposer le témoin contre lui, il cherche à expliquer que l'erreur est possible, et comment l'erreur a été possible; il se perd dans des détails minutieux, il n'achève pas ses phrases, il n'achève pas ses mots, il parle, il parle toujours comme s'il attendait qu'un argument vainqueur lui vint; il ne veut pas que le témoin s'en aille encore, il ne veut pas que l'incident se termine comme cela. Il est livide, il est énérvé!

Et le témoin, avec une simplicité très-digne, rappelle qu'il a prêté serment et affirme qu'il ne s'est pas trompé!

Ce qui nous a peut-être le plus frappé dans le cours des treize audiences auxquelles nous avons assisté déjà, c'est le désaccord complet qui existe entre ces hommes. On sent que ce n'est pas seulement l'intérêt de la défense qui les divise momentanément, et qu'il y a dans leurs souvenirs des dissentiments graves. Comité central, Commune, Fédération républicaine, Comité de vigilance et sous-comités, Comité de salut public, autant de pouvoirs rivaux qui ont cherché à se renverser ou à s'annihiler les uns les autres. Sans compter les généraux improvisés qui visaient à la dictature, et les officiers inférieurs qui voulaient être généraux. Il n'y avait rien d'étrange comme d'entendre Lullier parler, en petit Bonaparte, de balayer le Comité central, pour le remplacer par la Fédération, qu'il aurait balayée ensuite pour se faire nommer dictateur. Pendant qu'il parle ainsi, ses coaccusés le regardent avec un certain étonnement mêlé de raillerie. Ils ont arrêté son coup d'état en le balayant lui-même.

Il résulte de ces débats qu'il n'y avait qu'un pouvoir solide, un pouvoir redouté, un pouvoir sans limites, celui de la délégation à la sûreté, représenté par Raoul Rigault. Celui-ci a fait tout ce qu'il a voulu, a fait voter tout ce qu'il a voulu et n'a obéi que quand il l'a voulu.

Puisque j'en suis venu à parler du très-redouté Raoul Rigault, cette sombre figure de la légende du 18 mars vient d'être étudiée de main de maître par un jeune avocat, M. Jules Forni.

Il m'était arrivé par hasard de lire dans la *Gazette des Tribunaux* un fragment d'un article sur le procureur de la Commune; je m'étais promis de rechercher le numéro précédent et le numéro suivant pour avoir l'étude complète; mais, par le temps qui court, peu de gens ont le loisir de tenir ce qu'ils se sont promis à eux-mêmes; heureusement l'étude complète sur Raoul Rigault m'est parvenue au moment où je m'y attendais le moins, sous la forme d'un petit volume. Or j'ai là peu de gros ouvrages aussi sérieusement écrits que ce petit livre.

J'espère pouvoir, la semaine prochaine, vous dire plus complètement tout ce que j'en pense de bien, et même prouver mon dire par quelques citations.

PETIT-JEAN.

## DÉMONSTRATIONS ANTIPRUSSIENNES

A STRASBOURG

L'histoire marquera d'une croix noire ce funeste mois d'août qui a été pour la France le moment de ses premières et sanglantes humiliations.

L'an dernier, à pareille époque, au lendemain de Forbach, de Wissembourg, de Reichshoffen, pas un cœur français qui ne saignât à la nouvelle de ces désastres successifs qui s'abattaient sur la nation martyre; pas un œil qui restât sec en lisant le récit de ces néfastes journées où tout le courage, toute la *furia francese* s'étaient héroïquement, mais inutilement brisés contre les masses prussiennes sans cesse renaissantes.

On en parlera bien longtemps sous le chaume et dans les palais, et on s'en souviendra toujours dans notre pays qui, encore foulé sous les pieds de l'étranger, frémit de rage et d'une sainte impatience. A nous encore il nous est permis d'espérer une prochaine délivrance. Un article additionnel au traité de paix peut d'ici à demain éloigner de nos départements ces lourdauds sinistres qui tiennent nos villes et nos campagnes. Quelques milliards jetés à la glotonnerie allemande, et nous serons débarrassés de la vue humiliante que nous impose le roi Guillaume, ce parvenu de la victoire.

Mais les provinces de l'Est! mais l'Alsace et la Lorraine qui se savent rivées à la Prusse détestée, jusqu'à ce que le moment de la revanche ait sonné!

Quelle n'est pas leur douleur et combien plus profond, plus cuisant doit être pour ces provinces le deuil de la patrie!

La Prusse doit commencer à sentir le poids du boulet qu'elle a attaché à son œuvre d'unification. Elle doit comprendre que l'Alsace, la plus allemande des deux provinces ravies; ne veut pas être consolée. Elle a beau faire, elle a beau dire que le temps et sa patience calculée éteindront le patriotisme alsacien, elle se trompe, elle s'aveugle dans son triomphe et son orgueil.

Quand a sonné à Strasbourg l'heure de l'anniversaire de Reichshoffen, le deuil est revenu aux cœurs. On n'oublie pas si vite qu'on a été arraché à la France, qu'on a été bombardé par ces ignobles Badois.

Le 6 août la capitale de l'Alsace a protesté contre sa brutale annexion à l'Allemagne. Elle s'est souvenue du jour où l'armée de Mac-Mahon, écrasée sous une invasion, avait succombé, laissant sur le champ de bataille ses plus héroïques soldats, et elle a juré sur la cendre de ces héros, morts pour la patrie commune, la haine sainte, cette haine qui doit enfanter l'irrésistible puissance de la revendication.

Sombre et muette, a été la douleur, mais le patriotisme n'en parlait pas moins haut en face des Prussiens, dont l'orgueil se sentait vaincu.

Les femmes vêtues de noir et portant un bouquet d'immortelles au corsage, avaient assisté le matin, au service célébré en mémoire des enfants de la France, morts pour la patrie. A la sortie de la cathédrale, elles se groupèrent, fières dans leur tristesse, sur la place du parvis. Leur attitude semblait défier l'opresseur qui contenait son dépit. Pas une parole de provocation, pas un murmure ne fut adressé aux soudards de Bismark. Les enfants qui avaient aussi fait leur manifestation furent peut-être moins réservés. La vérité sort toujours de leur bouche et quelques mots de haine ont pu être jetés à la face des Prussiens par ces lèvres enfantines auxquelles l'opresseur apprend à balbutier la haine.

Ces héros des gros bataillons qui, dans une campagne de huit mois, n'ont pas trouvé l'occasion de faire contre des hommes une seule action d'éclat, ni entrer dans une seule ville par la brèche, ont vu le moment venu de déployer tout leur courage. Ils ont chargé les enfants de Strasbourg, et leur vaillance s'en est donnée à cœur de joie. Ils inscriront cette journée dans leurs fastes militaires, et la Prusse comptera un triomphe de plus.

Les aveugles, ils sèment la haine à coups de sabre, et ils s'étonneront dans quelques années de récolter les sanglantes représailles!

Ils se souviendront peut-être de la manifestation de Strasbourg, et quand on leur demandera œil pour œil, dent pour dent, ils nous crieront: Grâce!

Nous leur répondrons, et Dieu fasse que ce soit bientôt: Rappelez-vous le 6 août 1871, le jour où, n'osant pas même attaquer des femmes, vous avez sabré des enfants alsaciens.

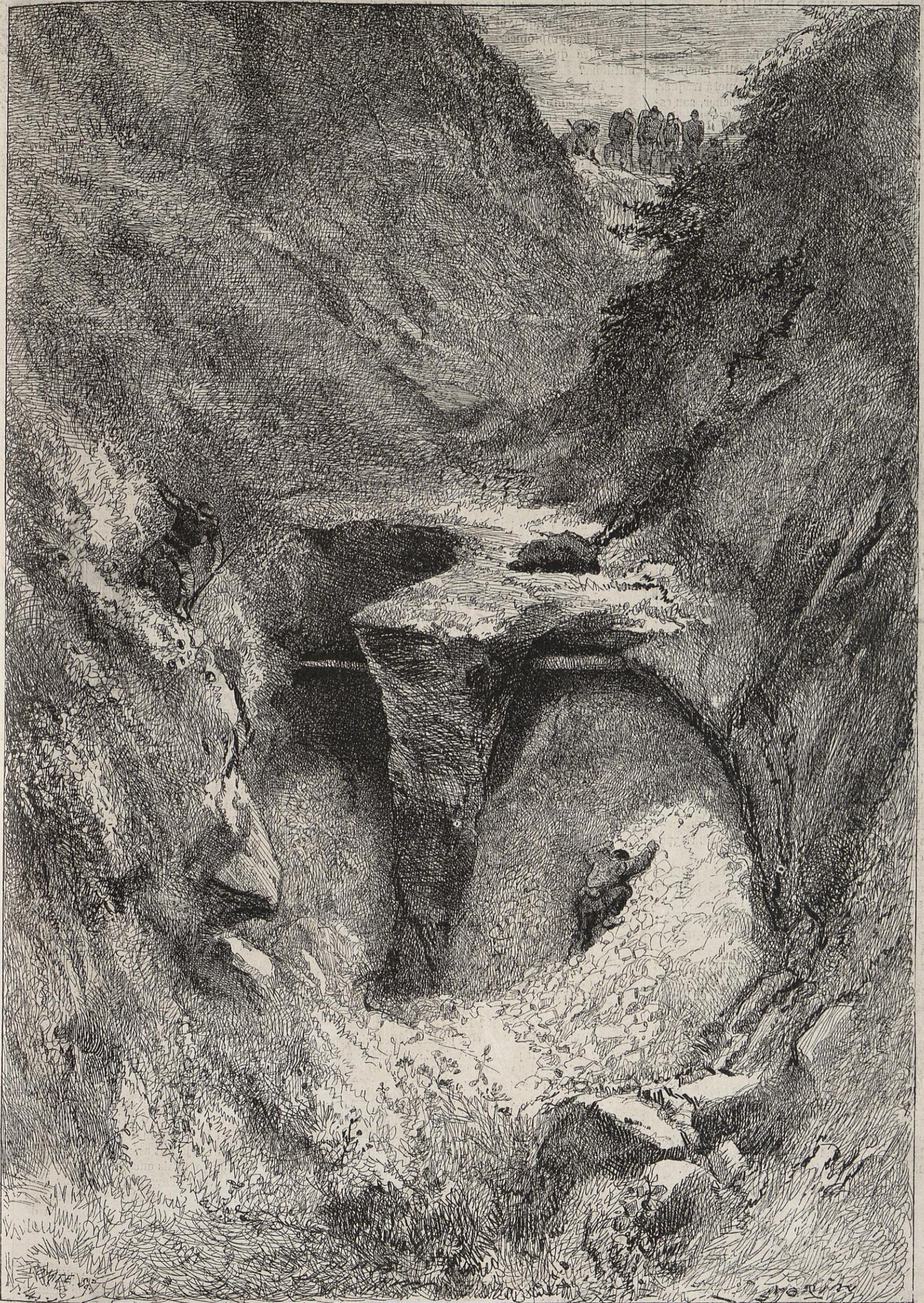
MAXIME VAUVERT.



A. DAUBENARDE

J. LIX

LES DÉMONSTRATIONS A STRASBOURG. — Anniversaire de Reischoffen. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de notre correspondant.)



LES JOURNÉES DE MAI. — Le dernier refuge. — Épisode de l'insurrection aux carrières d'Amérique. — (Dessin à la plume de M. Edmond Morin.)

## LE DERNIER REFUGE

Qui de nous ne s'est pas senti frissonner jusque dans la moëlle des os en lisant les cruelles péripéties de ces chasses hideuses où le maître se met à traquer, de maquis en maquis, de rocher en rocher, son esclave marron qui, pour l'amour de la liberté, s'est décidé à braver les horreurs de cette poursuite acharnée ?

Le pauvre nègre ne marche que la nuit. Le jour, il se cache dans quelque trou de rocher, dans la vase d'un étang où il s'enfonce jusqu'au cou, pour mieux dissimuler sa présence.

Mais les chiens que le maître d'esclaves a dressés éventent le misérable; ils le dénoncent par leurs aboiements. L'esclave fugitif est découvert. Il n'y a pas à hésiter; il faut fuir coûte que coûte.

C'est alors une course effrénée pour ce nègre qui a les chiens sur les talons, et à ses trousses son maître impitoyable. Les haies, les lianes, les flaques d'eau, les sables mouvants, ne sont plus des obstacles. La terreur donne des jambes de cerf à ce malheureux qu'attendent toutes les tortures. Il fuit, il fuit cherchant à dépister les molosses, à tromper l'œil du mauvais maître. Il gravit un morne, au milieu des broussailles qui, à chaque pas, lui arrachent un morceau de sa chair. On le pousse et toujours il court. Il atteint le faite; il veut prendre haleine une minute, il retourne la tête : les chiens et son maître sont essoufflés, mais ils le traquent toujours. Encore cette course désespérée. Plutôt mourir dans la fuite que sous le bâton.

Et l'esclave se remet à courir. Le sang lui bat les artères à l'étouffer, ses oreilles bourdonnent, ses yeux s'ouvrent démesurément, ses jambes se roidissent; il veut courir encore, mais la terre va lui manquer sous les pieds. Le morne qu'il a gravi n'avait qu'un côté accessible, l'autre côté est taillé à pic, la mort est au bas. Qu'importe! mieux vaut finir déchiré par les pierres que sous la dent des chiens et sous le fouet. Pas d'hésitation. Le pauvre esclave se pelotonne, ferme les yeux et se laisse rouler dans le précipice.

Arrivé au bas du rocher à pic, moulu, brisé, à demi-mort, il rouvre les yeux. Le ciel bleu, les fleurs et les fruits sont aux arbres, il croit encore à la liberté.

Son rêve n'est pas long. Le maître et ses chiens ont redescendu et contourné le morne. Haletants et pleins de rage, ils arrivent sur lui la cravache haute, les crocs aiguisés.

L'esclave marron est pris.

Dans les Etats à esclaves, c'est là ce qu'on appelle la chasse à l'homme.

Le sombre dessin que Morin nous met aujourd'hui sous les yeux me rappelle malgré moi ces scènes sauvages où l'homme chasse l'homme. Cette gravure, fantastique comme un conte d'Hoffmann, réveille dans l'esprit les pénibles sensations que procure la lecture d'une chasse à l'esclave.

Mais nous ne sommes plus en Amérique, assistant à un de ces drames dont la guerre de sécession a aboli pour toujours les péripéties. La scène de Morin se passe à Paris.

Elle date d'hier, du dernier jour de l'insurrection communautaire; elle se passe dans les carrières qui s'ouvrent derrière le Père-Lachaise; le fugitif est un insurgé, l'homme qui le guette d'en haut et qui le suit, est un soldat de l'armée fidèle. Ils sont français l'un et l'autre, tous deux du même sang, tous deux de même race.

Cette chasse à l'insurgé dans son dernier refuge, est le dernier épisode de notre récente guerre civile, c'est peut-être le plus triste.

M. V.

## CE QU'ON PREND POUR UNE VOCATION

NOUVELLE

— Veux-tu que je te dise pourquoi je suis venu à Paris, persuadé que j'étais poète? disait-il l'autre jour à un journaliste de ses amis, qu'il rencontra dans une rue de Paris,

— Volontiers, lui répondit celui-ci, qui se piquait de scepticisme. — C'est une maladie qui menace de devenir épidémique, et il est curieux et utile d'en étudier les symptômes. — Est-ce parce que tu entendais dire qu'Alexandre Dumas avait gagné des millions?

— Fi!

— A la bonne heure! Au moins tu n'es pas vénal. Mais quelles sont les singulières causes qui produisent un si singulier effet?

— Vraiment ce sont des choses intimes, insaisissables, plus difficiles à dire qu'à éprouver, je te jure. Des mots, des formes, des couleurs, que sais-je? Un peu de tout cela, beaucoup plus que des idées. L'âme de l'homme est pleine d'échos: il y a toujours quelque chose qui y sonne. A cinq ans, c'est son premier jouet, à seize, son premier baiser, à vingt, sa première épée, à trente, sa première pièce d'or...

— Et à soixante-dix, les cloches de son enterrement. Hogarth aurait fait une suite de gravures morales avec cela. Eh bien, chez moi aussi, il y a toujours quelque chose qui sonne. A huit heures du matin, c'est mon porteur d'eau, à neuf, mes créanciers, à dix, l'imprimeur qui m'apporte mes épreuves, à onze, ma maîtresse qui vient me faire une scène, à midi, un ami qui vient m'emprunter de l'argent, etc.

— Oh! la prose! la prose qui me tue.

— La prose qui me fait vivre.

— Tu as l'air d'écrire un article.

— Soit. Je te rends la parole.

— Donc, une des grandes raisons qui m'ont fait croire que j'étais né poète, c'est que mon vieil oncle cultivait des tulipes.

— Tous les vieux oncles cultivent des tulipes. Parions qu'il avait des bas de soie et des souliers à boucles?

— Eh bien, oui, railleur, et une queue... entends-tu? il portait la queue, une queue serrée dans un ruban de soie noire, qui battait constamment le collet de son habit bleu...

— Barbeau à boutons d'or, n'est-ce pas? J'ai eu un oncle comme cela; il m'a donné sa malédiction.

— Le mien m'adorait, et tu m'obligeras, mon ami, de ne pas en faire plus longtemps la caricature, car c'était un bon et aimable vieillard: c'était le seul parent qui me restât; nous vivions ensemble dans sa petite maison, qui fait l'angle de la place de l'église. Je le vois encore, l'hiver, assis dans sa bergère au coin du feu, dans le vieux salon dont tout le meuble était en tapisserie fanée, regardant le feu qui folâtrait ou les deux portraits au pastel qui nous regardaient du haut de leurs cadres. J'avais six ans alors. Quand la soirée s'avavançait, je grimpais sur ses genoux, et il m'endormait avec des chansons que lui avait jadis apprises sa nourrice.

— Rien n'y manque. Voyons la chanson?

— Parbleu, je ne l'oublierai jamais. La voici:

La balançoire à la santé  
Nous paraît être utile;  
Mais plus le corps est agité,  
Moins le cœur est tranquille.  
Et quand l'honneur est en suspens  
Et que la corde casse,  
Ce n'est jamais qu'à nos dépens  
Que l'amour nous ramasse.

N'est-ce pas ravissant? Et as-tu bien remarqué cette mélodie vieillote, ces petites notes chevrotantes? C'est écrit pour une voix de vieille femme: c'est adorable!

— Oui, mais fort immoral aussi.

— L'été, mon oncle passait presque toutes ses soirées au jardin. Pauvre petit jardin, propre et rangé comme le vieillard lui-même, d'un côté borné par la maison en briques, des trois autres côtés par des murs couverts de treille: dans un angle, un vieux noyer qui l'ombrage tout entier; un banc de bois; des allées bien sablées, bien ratissées; partout des fleurs; enfin, au centre, dans un parterre bordé de buis, les sultanes favorites, les tulipes.

— La description est complète; mais, quoique tu en dises, je n'apprécie pas les tulipes. C'est une fleur qui m'a toujours fait l'effet d'être en zinc peint.

— Tais-toi, blasphémateur. C'est une fleur noble et superbe. Il y en avait là de pâles, jaunes à veines blanches, de sombres, bleues à veines rouges. Elles

étaient là, altières, aristocratiques, droites sur leurs tiges comme des infantes de Velasquez. Le bonhomme les aimait tant; il leur donnait des noms: tant que les soirées n'étaient pas trop fraîches, il restait au jardin, assis sous le noyer, pour les voir plus longtemps. Je lui apportais alors sa flûte, et il jouait des airs tendres et mélancoliques. Tout en l'écoutant, je regardais au-dessus du mur le clocher de l'église qui se dressait argenté par la lune. Ce calme, ce jardin, ces chants de flûte, ces parfums de fleurs, n'y avait-il pas de quoi se croire un peu poète? A huit ans!

— Mais c'est très-gentil, ce que tu me dis là; mais ce doit être bien dangereux. Est-ce que cela se gagne?

— Tout ce qui m'entoura dès l'enfance me porta au calme, au recueillement. J'étais un blondin pensif, qui avait toujours l'air d'écouter quelque chose en l'air. Dans la rue qui conduisait à l'école, une ruelle mal pavée, avec des réverbères à poulies, et qui serpentait entre deux vieux murs à contre-forts, tout couverts de plantes parasites, il y avait un écho très-vibrant: en passant là, je ralentissais le pas et je frappais du pied. Quand j'y passais avec mon oncle, le dimanche, pour aller faire une promenade hors de la ville, il ralentissait le pas, lui aussi, pour me laisser jouir plus longtemps de ce plaisir. Il avait toutes ces complaisances innocentes qu'il faut avoir pour l'enfance, si l'on veut s'en faire aimer.

— Une parole raisonnable, que je note en passant.

— Quand nous suivions ensemble la Grande-Rue, c'était autre chose: il fallait s'arrêter devant la fenêtre d'un certain rez-de-chaussée où logeait un fabricant de coucous. On avait exposé là comme enseigne un certain tableau-pendule qui représentait une place publique; un petit soldat de bois, que le mouvement faisait marcher, montait la garde l'arme au bras: il partait de la guérite, mettait cinq minutes à traverser la place, se retournait brusquement et revenait en cinq autres minutes à sa guérite. C'était l'enfance de l'art, mais cela me faisait l'effet d'être une merveille... Eh bien, je suis attendri jusqu'aux larmes lorsque je me souviens que je restais là, immobile, charmé, et que je ne pouvais m'arracher à ce spectacle que lorsque le grenadier de bois avait accompli cinq ou six fois sa lente promenade, c'est-à-dire après une longue demi-heure, et que mon vieil oncle, souriant à mes admirations enfantines, prenait patience en cherchant avec ses doigts sur sa canne les clefs de sa flûte absente et chantait entre ses dents un motif de Grétry ou de Dalayrac. Pauvre vieil ami! si j'ai quelque délicatesse dans l'esprit et quelque sensibilité dans le cœur, c'est bien à lui que je les dois.

— Insensé, dis donc plutôt que si cet oncle n'avait pas été une affreuse ganache, c'eût été un profond scélérat; car il a fait de toi un rêveur inutile et misérable, qui court le monde avec mille folies dans la tête et un dictionnaire des rimes dans la poche de ce paletot râpé, au fond de laquelle, les trois quarts du temps, tu ne trouves même pas les cinq sous d'Ashvéras.

— D'abord, depuis que je t'ai vu, ce portrait a cessé d'être ressemblant... et puis je ne me sens pas la force de lui en vouloir à ce pauvre vieux. D'ailleurs il est mort.

— Assez à temps pour se faire regretter, l'habile homme! — Mais toutes ces jolies choses que tu viens de me conter, ce ne sont que les vagissements de l'idéal. Tu n'as pas dû longtemps te contenter de cette poésie du lit baigné et du café au lait le matin. Poursuis ton histoire, ô Télémaque!

— Ma foi, si c'est un mal que d'être ce que je suis, le mal était déjà fait alors. J'ai toujours eu l'idée que lorsque je tetais encore ma nourrice, quelque disciple de Gall m'avait pris un jour entre ses genoux et m'avait pétri le crâne à sa fantaisie: il a sans doute exagéré la bosse de l'idéalité au dépens de celle de comptabilité. — Enfin, je te dis, le mal était fait.

— Passons outre.

— J'entrai au collège de ma petite ville: j'y obtins un prix de vers latins. Mon oncle pleura d'attendrissement quand un affreux conseiller de préfecture m'embrassa et me couronna de lauriers au son de la musique du régiment. Le soir, il y eut un

diner qui dura six heures : j'en fus le héros ; on récita ma composition au curé, qui me dit, en me mettant sa main sur la tête, un triomphant : *Macte animo, generose puer*. Au dessert, mon oncle, égayé par deux verres de vin de Corton, récita quelques fragments de *Vert-Vert*, qui firent rougir la directrice de poste.

— Dis-le tout de suite, ce prix de vers latins fut le plus beau jour de ta vie. Hélas ! à cette époque-là j'élevais des vers à soie dans mon pupitre.

— Je fis d'assez mauvaises études, mais, en sortant du collège, j'avais cependant plus de goût et de lecture que la plupart de mes camarades. J'étais parvenu à l'adolescence, qui fut, je crois, l'époque la plus triste de ma vie. Je ne vois pas dans les créations des poètes d'être plus malheureux que Chérubin, qui est la plus remarquable personnification de cet âge tant vanté. Bel âge, en vérité, âge des désirs indéfinis, des révélations incomplètes. Ce fut alors que je pris la mauvaise habitude de prendre mes rêveries pour des pensées ; et c'est cette erreur qui m'a fait manquer ma vie. — Puis, vinrent quelques livres...

— Allons donc !

— Te les nommerai-je ? On commence par le premier roman venu ; ensuite tout y passe, l'excellent et le détestable, le vrai et le faux, l'original et le pastiche. Ce sont des orgies de lectures ; bienheureux celui qui peut les supporter. Le hasard me servit, du reste ; j'eus le bonheur de ne pas me nourrir exclusivement des chefs-d'œuvre des époques passées, qui ont perdu tant de jeunes intelligences, en leur donnant le désir de les imiter. Ne m'accuse donc pas d'avoir eu l'intention d'écrire ma tragédie ou mon poème épique.

— Sois tranquille. Je n'ai pas l'habitude de porter témérairement une accusation aussi grave.

— J'étais attaqué de la plus dangereuse maladie qui pût torturer un esprit un peu neuf ; je confondais l'ambition et la vocation, la rêverie et l'inspiration, le désir et la volonté. Je voulais écrire, comme les enfants veulent être soldats en voyant passer un régiment, marins en lisant *Robinson*. Tu les connais bien, ces jeunes et belles muses qui m'ont perdu. Ce sont les créations d'Hugo, les fières amazones, qui passent sur leurs chevaux indomptés en faisant retentir leurs armes ; ce sont celles de Lamartine, filles de Jephthé ou d'Agamemnon, qui vont, nobles et gracieuses théories, emplir l'urne qu'elles portent sur l'épaule à l'inépuisable fontaine de la poésie ; ce sont celles de Musset, valseuses folles et décolletées, tour à tour moqueuses et passionnées, coquettes et tendres, avec qui l'on cause un instant et qu'on n'oublie jamais ; celles de Béranger même, filles du peuple si l'on veut, mais pleines de verve et de gaieté, qui vont le bonnet sur l'oreille et le sourire sur les lèvres, et qu'on suit au loin dans les rues d'un regard bienveillant et charmé.

— Ta, ta, ta... Hugo n'est qu'un cornet à piston, Lamartine un harmonica, Musset un tambour de basque et Béranger un orgue de barbarie.

— Tais-toi, maudit ! De toutes mes illusions, ce sont là les dernières que je perdrai. Ne les insulte pas.

— Comme tu voudras. Vas toujours.

— Toutes ces lectures laissaient dans mon cerveau un chaos de mots et d'idées qui bouillaient et qui bourdonnaient. Et je me crus poète, parce que je ne voyais plus rien qu'à travers la poésie des autres. Le décor et le drame, la nature et l'histoire, je ne les regardais qu'à travers ce prisme. Les vrais poètes, les hommes de génie voient au delà, au-dessus de la nature et de l'histoire ; ils dominent la poésie ; moi, j'étais dominé par elle.

— C'est presque une vérité, cela, sais-tu bien ?

— C'est un fruit tardif de l'expérience. — Oui, je n'aimais plus les belles nuits et les vallons solitaires, qu'à cause des nuits de Musset et de Lamartine. Je n'apprenais l'histoire de mon pays et de mon temps que par ceux qui l'ont chantée. Belle méthode pour se former le jugement. Faire du sentiment ! Ne voir Louis XVI que sur l'échafaud...

— Et oublier Varennes ?

— Faire des phrases ! Mettre les grands hommes à côté des grandes choses ; ne voir Bonaparte que sur les Alpes ou au pied des Pyramides...

— Et oublier le 18 brumaire ?

— Mon Dieu, oui, j'expliquais tout par des mots,

des comparaisons, des antithèses. Oh ! les antithèses ! Elles sont une des causes principales de ma perte ; j'avais une facilité merveilleuse pour les découvrir ; j'en trouvais partout, je ne voyais plus qu'elle. L'homme et la femme, le jour et la nuit, l'été et l'hiver, le soleil séchant l'humidité et l'humidité voilant le soleil, les vallées et les collines, les rivières alimentant le fleuve et le tronc alimentant les branches, Don Quichotte et Sancho, Alceste et Philinte, l'eau et le feu, le corps et l'âme...

— Assez ! Quel torrent ! Assez, pour l'amour de Dieu.

— J'abrège donc. — Après des rêves de l'imagination, et sans les diminuer, bien entendu, arrivèrent les rêves du cœur.

— Ah ! ah ! ceci devient intéressant.

— J'avais alors dix-huit ans ; je commençais à faire des vers qui étaient sur leurs pieds, et qui ressemblaient à tout ce que j'avais lu : à Hugo, quand il faisait grand vent, à Musset, quand il faisait grand soleil, à Lamartine, quand il faisait clair de lune...

— Et cœtera.

— J'avais conservé des relations avec mon ancien professeur de rhétorique, un brave homme qui traduisait Horace dans ses moments perdus.

— Le malheureux !

— Ce professeur avait trois filles...

— Je devine. Tu tombes amoureux de l'une d'elles...

— Non, de toutes les trois.

— Peste !

— Attends, avant de plaisanter, que j'achève mon récit et ma pensée. La première était brune, coquette et capricieuse ; la seconde, blonde et musicienne comme l'Allemagne ; la troisième avait de jolis cheveux châtains qui encadraient un front pâle ; elle était simple, modeste et bonne ménagère. Célimène, Charlotte et Cendrillon. C'était dans cette aimable famille que je passais presque toutes mes soirées. Tandis que le père causait avec mon oncle, moi, ému de mille désirs contraires, je restais près des trois jeunes filles, tantôt accoudé au piano sur lequel la musicienne déchiffrait quelque morceau, tantôt assis près du guéridon sur lequel les deux autres chiffonnaient quelque broderie. Je ne te dirai pas les rougeurs qui coloraient mon front, les angoisses qui me prenaient à la gorge, à chaque question hardie de la première, à chaque parole mélancolique de la seconde, à chaque saillie bienveillante et gaie de la troisième.

Hélas ! aucune d'elles ne paraissait s'en émouvoir, ni même s'en apercevoir ; et j'étais désolé d'être traité en enfant, quand j'aurais dû être si heureux d'être traité en ami. Un enfant ? oh ! je n'en étais plus un. Sans doute j'étais pur ; mais j'avais déjà toutes les indiscretions du regard, tous les libertinages de l'imagination. J'avais su me créer, dans l'intimité des trois jeune sœurs, des voluptés connues de moi seul, innocentes sans doute, mais pleines de dangers. Le soir, dans le salon, lorsqu'elles ne s'occupaient pas de moi, j'allais m'asseoir dans l'ombre, je fermais les yeux et j'attendais. Bientôt un rire sonore me faisait deviner la première, une note sur le clavier me révélait la seconde, un bruit d'aiguille tirée, la troisième ; et je ne me trompais pas... Puis, quand l'une me regardait, j'essayais de supporter son regard ; quand l'autre m'offrait une tasse de thé, j'effleurais ses doigts sans qu'elle y prît garde. Quels frissons alors ! quels battements de cœur ! Ma timidité avait elle pris le dessus ? j'étais irrité contre moi-même. Avais-je remporté ce que j'appelais ma victoire, dérobé à l'une des jeunes filles, évidemment à son insu, une fugitive caresse de la voix ou du regard ? j'étais au ciel ! Complète à ton gré le tableau ; imagine-toi les rêveries sans but et sans fin, les projets insensés, les pensées brûlantes et les nuits blanches d'un enfant de dix-huit ans, dont le corps seul est encore vierge, qui a tout soupçonné, tout deviné, et qui se sent dévoré d'aspirations vagues, épuisé de désirs et tout frémissant encore de la lecture de Rousseau !

— Encore une autorité ! C'est trop fort ! Même pour te décider à aimer, il t'a fallu des précédents littéraires.

— Aimais-je ? C'est douteux ; je désirais plutôt. Oui, je les désirais toutes trois ; et, chose étrange, la

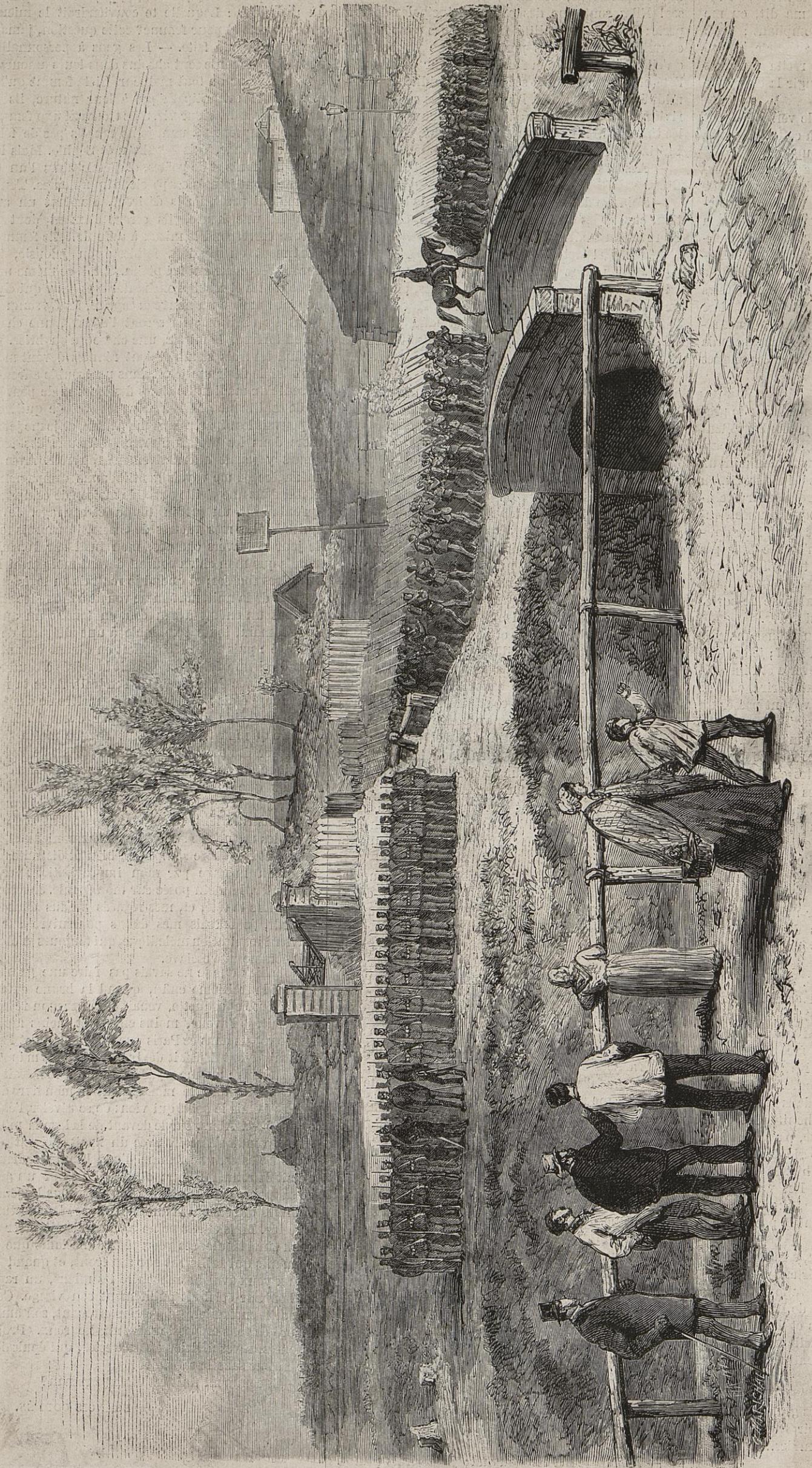
question que le bon sens le plus élémentaire aurait dû me poser : Laquelle te conviendrait le mieux pour amante et pour femme ? cette question, jamais je ne me la suis faite. — Les gens à personnalité forte et tranchante sont absolus dans leurs amours : c'est tout heur ou tout malheur. Si la femme qu'ils ont choisie est antipathique à leur nature, ils la brisent et perdent leur vie. S'ils trouvent une femme qui les comprenne... non, je ne conçois pas de félicité plus grande. Vois Mirabeau et Sophie. Mais les âmes d'enfants et de poètes, et j'étais alors l'un et l'autre, n'ont jamais ces passions impérieuses. Toute femme qui passe, ils la désirent. Pendant un an, pendant une heure, ils seront l'amant dont la nature correspond le mieux à celle de cette femme. Sentiment ou passion, faiblesse ou jalousie, ils auront l'humeur qui lui plaira. Serait-ce même une de ces folles et cruelles enchanteresses pour qui chaque jour amène un nouveau caprice, ils s'y soumettront, ils obéiront ; ils seront l'esclave, une chose qu'on torture, le miroir, une chose qu'on brise. — Quand les trois sœurs étaient réunies devant moi, mon triple désir me jetait dans un trouble affreux ; je sentais en moi mille chocs douloureux de pensées et de sentiments. Mais à peine les avais-je quittées, je pouvais les séparer dans ma pensée, et je me jetais alors dans les projets bizarres. Chacune des trois sœurs y jouait alternativement son rôle. Avec la ménagère, je me voyais gentilhomme campagnard, établi dans une vieille et solide maison de campagne qu'entourait un jardin touffu et sauvage. Je ne quittais plus mes guêtres de chasse, je courais tout le jour à travers champs, mon fusil sur l'épaule, tandis que mon chien courait devant moi parmi les bruyères rousses ; et quand je rentrais au logis, à la tombée de la nuit, ma femme venait à ma rencontre, portant un enfant à son cou, en tenant un autre par la main, toute semblable à une allégorie de la Charité : puis on se réchauffait en dinant devant la grande cheminée, et on passait la soirée à causer et à fumer avec le médecin de l'endroit. Avec la musicienne, j'étais musicien aussi, maître de chapelle dans une ville d'Allemagne, par exemple. De la fenêtre que ma femme ouvrait chaque matin pour y arroser des fleurs, on voyait le portail de l'église gothique, où je tenais l'orgue tous les dimanches. Tandis que l'air frais pénétrait dans le modeste salon, j'étais déjà au piano, et mes doigts inquiets y reconstruisaient quelque mélodie entrevue en rêve ; les accords se succédaient, harmonieux et sonores ; et ma chère compagne, bientôt distraite des soins du ménage par mon improvisation, venait m'écouter, la main posée sur mon épaule. Je retournais alors la tête, et mes regards perdus dans ses regards, je laissais mes doigts poursuivre sur le clavier l'inspiration mélodique, qui toujours m'obéissait comme une esclave.

Note bien que je ne savais pas faire une gamme. Quand la troisième enfin, quand la brune enfant, capricieuse et coquette, venait dominer mon rêve, il devenait, je l'avoue, moins chaste et moins moral. Je me voyais dans ce Paris que les journaux et les livres m'avaient déjà fait deviner, assis dans ma stalle aux Italiens : on me regardait, on me montrait en chuchotant ; tout le monde avait lu mon livre de la veille ; j'étais le poète qui vient de se révéler, l'étoile qui se lève. Alors, sur le devant de la loge la mieux située, venait s'asseoir, avec un bruit excitant d'étoffes froissées, une femme d'une beauté radieuse, c'était la reine du jour ; c'était elle ! Pour un geste de sa main, pour un de ses sourires, tous les jeunes hommes qui étaient là auraient exposé leur fortune, leur vie. Mais elle, à peine assise, laissait errer ses yeux sur la foule, ses yeux plus étincelants que les diamants qui brillaient sur son front, et quand ces beaux yeux avaient rencontré les miens, un rayon de bonheur éclairait subitement son visage. Cette fée, cette enchanteresse, j'étais son amant, son amant ignoré de tous et passionnément heureux. Projets insensés, rêves délicieux et funestes, qui épuisaient mon cœur sans le satisfaire !

— Et comment finit cet étrange roman ?

FRANCIS COPPÉE.

(La fin au prochain numéro.)



L'ÉVACUATION. — Les derniers Prussiens quittant la forteresse de la ville d'Amiens.

Plus chargés de pendules que de lauriers mérités, les noirs bataillons évacuaient le Nord et se dirigeaient vers l'Est. Cette terre qu'ils foulaient là devant leur donner des inquiétudes dans les jambes. Le souvenir de Bapaume planait sur leurs casques à pointe et le nom de Faidherbe ne réjouissait pas leurs oreilles ni leurs cœurs. Il tardait à plus d'un de mettre quelques longues étapes

entre ce pays et leur arrière-garde. Avec ces diables de Français il y a toujours tout à craindre, et les premiers revenus au foyer allemand sont les plus heureux. On ne sait pas ce qu'il peut encore arriver et mieux vaut cette bonne terre germanique où sont inconnues et les secousses volcaniques et les tremblements de terre. Bismark prétend bien avoir éteint pour jamais le cratère, mais le diable peut le rallu-

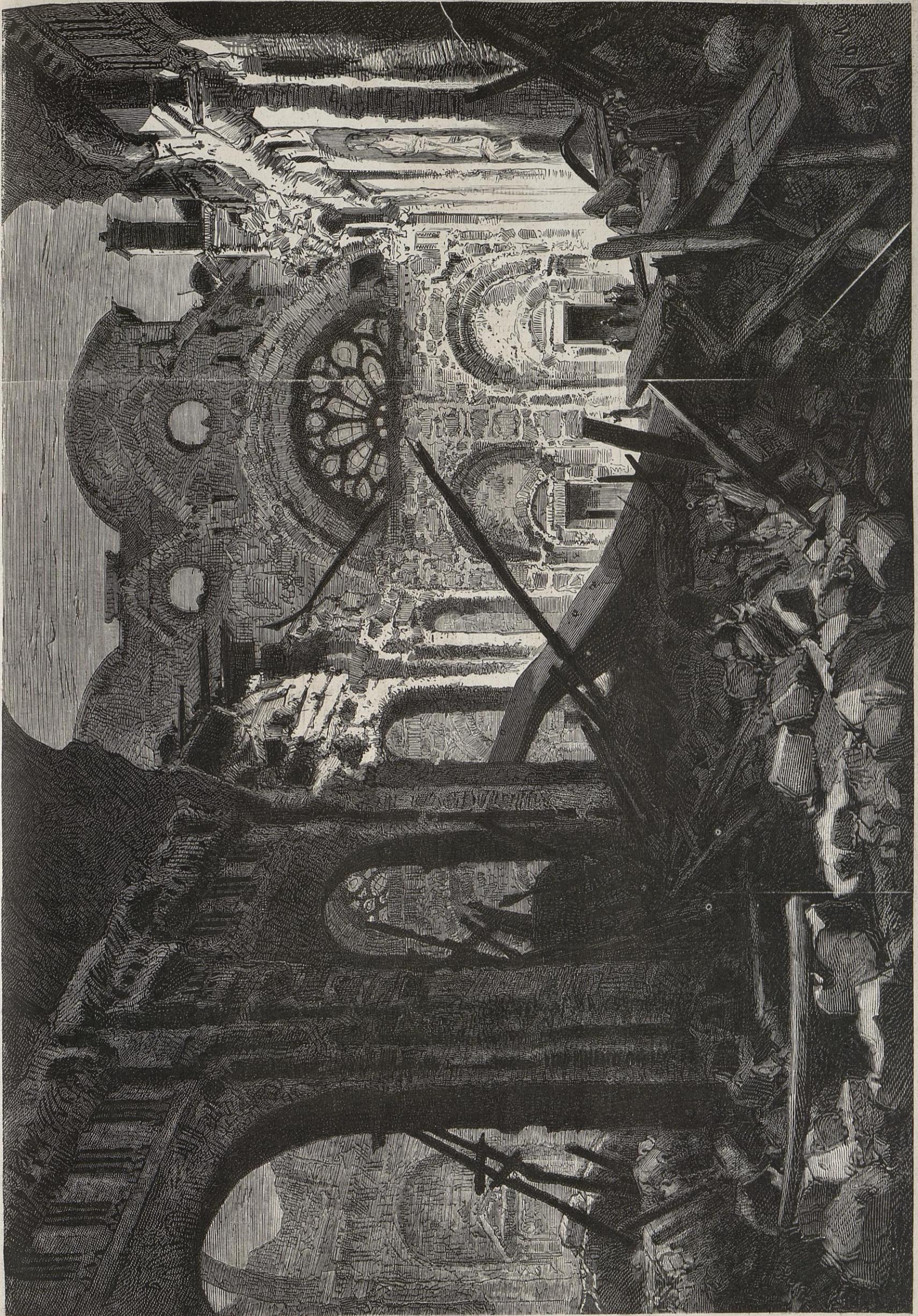
mer dans un pays qui est son empire, comme dit l'empereur Guillaume.

Ainsi s'en allaient machonnant entre leurs dents ces soldats avisés qui troquent volontiers leur gloire contre des sacs d'écus.

La France a payé son premier milliard d'indemnité; les Prussiens ont lâché les départements du Nord.

## ÉVACUATION D'AMIENS

« Ils sont partis, brûlons du sucre. »  
Voilà ce qu'on s'est dit à Amiens le matin où on a vu le dernier Prussien quitter la porte de la ville.



LES RUINES DE PARIS. — Le Palais-de-Justice. — La partie de la salle des Pas-Perdus détruite par l'incendie. — (D'après nature, par M. Yon.)

Amiens a respiré. Il a poussé des cris d'allégresse en se voyant débarrassé de ces hordes qui ont élevé la saleté à la hauteur d'une vertu militaire.

Il y eu pour quelques jours avant qu'on ait nettoyé les écuries de ces Augias germaniques qui n'ont reculé devant aucun acte dégoûtant pour affirmer leur supériorité... dans ce genre.

Il faudra pas mal de chlorure de chaux et de belles douzaines de boîtes bondées d'insecticide Vicat, mais avec du travail et de la patience on viendra à bout de désinfecter partout où ils ont passé.

Ils sont partis, c'est l'essentiel; brûlons du sucre.

M. V.

## LA SALLE DES PAS-PERDUS

AU PALAIS-DE-JUSTICE

Le Palais-de-Justice était nécessairement condamné par les incendiaires de la Commune. C'était là que se trouvaient tous les dossiers criminels des fusés et pétroleurs, bien aises de profiter du désarroi politique et belliqueux pour détruire les pièces qui accusaient leur individualité véreuse.

D'abord la Préfecture de police; le greffe après. Tout a passé par les flammes, et le dessin de M. Yon, que reproduit notre gravure, atteste énergiquement toute l'ardeur que les repris de justice ont mis à laver leur sale passé.

La belle salle des Pas-Perdus avec ses décombres calcinés, ses voûtes écroulées, a pris l'imposant aspect des ruines antiques. On dirait un coin du palais palatin, après l'incendie de Rome sous Néron.

La grande salle, comme on l'appelait dans le vieux temps, fut construite par Saint-Louis qui résidait dans le palais. On y recevait les ambassadeurs étrangers et les grands vassaux de la couronne qui venaient faire acte d'hommage à leur suzerain, le roi de France. Cette grande salle était aussi la galerie des fêtes. Les rois y célébraient leurs épousailles et celles de leurs enfants et les cleres de la basoche y représentaient des mystères.

Une première fois elle fut incendiée le 16 mars 1618. On prétend que le feu fut mis au palais pour faire disparaître les pièces du procès de Ravillac. Les pétroleurs n'ont rien inventé. Les régicides leur avaient montré le chemin.

Jacques Debrosse fut chargé de la reconstruction. Il la termina en 1622, et donna au Palais-de-Justice de Paris, la plus vaste salle connue, aussi étonnante par la hardiesse et la jettée de ses hautes voûtes que par ses dimensions colossales.

En 1776, un nouvel incendie, qui détruisit la partie du palais avoisinant la Sainte-Chapelle, la menaça, mais ne l'endommagea pas sensiblement.

La Restauration fit élever dans cette immense salle des Pas-Perdus un monument à la mémoire de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI devant la Convention. C'était la seule œuvre d'art qui décorât cette immensité.

La salle des Pas-Perdus était le rendez-vous des plaideurs, qui trouvaient toujours là leurs avocats se promenant de long en large, ou se rendant d'une chambre à une autre. Les fabricants de pétitions et de consultations, mi-cleres, mi-écrivains publics, avaient là leurs petits bureaux, sur lesquels ils s'endormaient quand la pratique se faisait trop attendre.

De l'œuvre audacieusement réussie de Jacques Debrosse, du monument de Malesherbes, des petits bureaux noirs des vendeurs de conseils, que restait-il aujourd'hui?

Rien que ce que vous fait voir le magistral dessin de M. Yon.

MAC VERNOLL.

## IMPRESSIONS DE BLOCUS

METZ (AOUT—OCTOBRE 1870)

Laisant à de plus autorisés la lourde tâche de retracer la marche à la fois si rapide et si lente des événements, nous nous bornerons à redire ce que

nous avons vu, senti, éprouvé pendant ces longues semaines.

Un beau dimanche, par un radieux soleil, cherchant quelques amis au Bon-Saint-Martin, nous apercevons, dans un flot de poussière, briller des casques, ondoyer de blanches crinières. Un morne silence régnait dans la plaine si agitée à d'autres heures: quelques soldats préparant nonchalamment la soupe du soir; des officiers du train d'artillerie s'occupant de menus détails de service; des bagages de cavalerie attendant leur tour de marche. Tout calme, indifférent, presque somnolent. Au détour d'un chemin écarté reparaissent casques et crinières, puis quelques voitures aux grandes allures; de rares spectateurs murmurant le mot: *Fuite!*

C'était un empire qui s'en allait.

Au retour, de nombreux corps d'infanterie traversaient la Moselle sur des ponts improvisés, tandis que de beaux cuirassiers reposaient à l'ombre de ces splendides marronniers qui n'existent plus! On serre la main de vieux camarades: vous êtes heureux de ne pas participer à tant de hontes! nous dit-on, et on se quitte fort ému.

Puis les longs ponts encombrés par d'interminables files de voitures de toutes formes, de toutes grandeurs, serpent monstrueux dont la tête comme la queue se perdent dans l'infini. En poétisant l'optique, on se prend à rêver aux armées de la vieille Asie. Mais cette rêverie, où la pensée grotesque est mêlée à la triste appréhension, est interrompue par la voix du canon.

Tout s'arrête; on écoute anxieux.

La nuit arrive, la canonnade redouble, la ville entière est aux remparts, sur l'esplanade, partout, inquiète et palpitante, les feux sillonnent le sombre horizon qui paraît, par moments, complètement embrasé.

Quelles heures d'angoisses! Combien de pensées pour ces amis que l'on quittait il y a quelques heures, et que l'on ne reverra pas! Enfin tout se calme, mais de quel calme? Il est plein de fièvre, de patriotiques ardeurs, mais aussi de deuils.

Telle fût cette journée du 14 août, qui débuta par une fuite pour se terminer par une sombre quasi-victoire.

Passons du sévère au plaisant. Dieu! que de tenues, de galons, se pressent dans la ville.

Si les cent-gardes sans casques sont partis, si les grenadiers ont jeté le bonnet sur l'autel de M. Glais-Bizoin, si le hideux schako, ce triste legs d'Austerlitz, disparaît (hélas! sans doute, comme *petit b homme*, pour revivre encore), en revanche voici la haute fantaisie.

Depuis que les officiers galonnés de la maison impériale ont disparu, figurent au premier rang messieurs du Trésor et des Postes, à l'uniforme vert et argent, aux longs éperons, aux grands sabres. Cneillons au passage ce mot épique: l'un d'eux, interrogé sur une question banale, me dit: « Impossible, monsieur, impossible! je n'ai pas seulement le temps de m'armer. »

Puis voltigent sur les trottoirs les télégraphiers, argent et bleu de ciel.

Et ce célèbre corps franc de l'Est, que sa bande jaune distingue de la mobile, non moins que sa longue oisiveté.

N'oublions pas ces bonnes gens à la funèbre allure, au non moins funèbre costume, royal croquemort, comme disent messieurs les troupiers: quand on en voit un, on se demande où est le corbillard, m'ajoutait l'un de ces derniers. Et leurs jeunes et brillants docteurs chevauchaient par la ville en bottes. Oh! les belles bottes!

Puis les francs-tireurs, fantaisistes par essence, intrépides par nature. Inclignons-nous devant ces braves jeunes gens.

Quelle est cette foule élégante, mais d'une élégance un peu désordonnée, qui traverse d'un pas rapide, haletant, cette Esplanade dont il y a peu de jours elle était le plus gracieux comme le plus complet ornement? Pourquoi ces effarements? ces enfants entraînés à une remorque précipitée? ces bonnes affolées comme leurs charmantes maitresses? Il faut se hâter, saisir le dernier train, quitte à laisser ses chers pénates à la débandade, montrer de la..., mais

jetons le voile oublié sur ces petits désordres, et disons un adieu aux toquets crânement posés, aux traînes ondoyantes: Adieu à vous, personifications charmantes de la déesse souveraine de vos cœurs. Partez, partez, belles dames; partez, vous ignorez toujours et les douceurs du cheval enragé, et le parfum des ambulances, et les diners sans dessert. Vous ne verrez pas votre Esplanade chérie devenir le camp de la douleur, du sacrifice, du dévouement. Le vrai champ de bataille de la femme, en ce qu'elle a de plus élevé dans son organisation physique comme dans ses aspirations morales ou intellectuelles! Ménageons, n'est-ce pas, des nerfs trop délicats pour tant de souffrances, tant de mauvaises odeurs, et courons, courons, car le train n'attend pas.

Mais pour l'honneur de l'humanité, tournons le feuillet et saluons ces nobles Messins de tous rangs, qui revêtant la blouse des ancêtres, s'élançant aux remparts menacés, et font, par leur martiale attitude, reculer ces insolents coureurs qui viennent jusqu'aux portes enlever un jeune officier à l'épaulette à peine éclose.

Saluons aussi leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles qui ouvrent sans hésitation aucune, la porte, grande ou petite, modeste ou somptueuse, du foyer à ces blessés errants qui se voient fermer les établissements hospitaliers déjà trop pleins. On pressent le blocus: les arrivages fermés au commerce depuis un mois rendent les magasins insuffisamment approvisionnés. La disette est à l'ordre du jour, la famine à l'horizon, qu'importe?

La charité, la sainte charité, n'hésite ni ne recule, elle s'élançe sur la brèche, non pas du devoir, mais du dévouement dans sa plus large, plus complète acception!

De sourdes rumeurs se répandent, chacun interroge, personne n'ose répondre, la nouvelle circule à voix basse, niée, affirmée, démentie. Enfin son irrésistible évidence frappe les plus *incrédules*. L'ennemi est à Nancy, à Frouard, à Pont-à-Mousson, l'ennemi est partout!

Et ces sanglantes journées de géants: Rezonville, Gravelette, Saint-Privat, ces terribles luttes où courage, discipline, entrain, folle ardeur même, deviennent inutiles devant des volcans de feux ou des déluges de fer. Ces si grandes batailles n'ont fait que resserrer les anneaux de l'immense chaîne qui commence à nous enlacer.

Cependant, les portes encore ouvertes de la noble ville laissent pénétrer un véritable flot: hommes, femmes, vieillards, enfants, chevaux, charettes, mobiliers, ustensiles de toute nature. Comme leurs aïeux devant les hordes d'Attila, les paysans fuient devant quelques uhlands. Mot magique, paraît-il, uhlands! A peine est-il prononcé, qu'on abandonne sans hésitation et le village et la ferme.

En quelques instants, jardins, quais, places, carrefours deviennent une sorte de tohu bohu, de voitures, chevaux, bestiaux, d'où s'élève la plus singulière des mélodies, dominée par les cris des femmes et des enfants.

Et cela quand la famine est à vos portes, qui ne s'ouvrent plus qu'à des heures déterminées. Et encore il faut des permis, accordés facilement d'abord, puis presque impossible à obtenir.

Il n'entre plus en ville que de longues files de blessés: lycée, séminaire, collège de jésuites, tout devient hôpital; l'Esplanade elle-même, cette splendide couronne de Metz, l'Esplanade se couvre de tentes — théâtre de nombreuses souffrances et de non moins nombreuses consolations. Les wagons eux-mêmes arrivent de la gare où ils sont devenus inutiles, et offrent un asile. Et nous l'avons dit, chaque maison s'ouvre et reçoit son contingent de misères.

Enfin, commencent pour la majorité les privations, les véritables privations! d'abord disparaît presque le lait et les œufs, cet aliment de tous les moments comme de tous les âges; et les volailles suivent le sort de leurs enfants, comme disent les Arabes. Mouton, veau, passent à l'état mythologique; puis le bœuf lui-même, si méprisé parfois, si apprécié aussi, devient légendaire.

Grâce à l'huile, à la saumure, à quelques prépa-

rations savantes, le cheval se présente hardiment aux repas, dont il devient la base et l'accessoire, quand il ne forme pas le tout.

Certes le moindre gigot ferait bien mieux notre affaire, et nous ne sommes pas seuls de cette opinion, puisque d'aucuns ne craignent pas de mettre trois louis à cette estimable fraction; tandis que d'autres n'hésitent pas à jeter les cent écus nécessaires pour obtenir la dinde au doux parfum périgourdin.

Il est vrai qu'une foule aussi constellée que galonnée stationne en permanence devant le pâtisseries à la mode, savourant ses plus fins produits, les mouillant de ses meilleurs vins; et cela pendant des semaines: tudieu que d'œufs! que d'œufs par milliers ont dû se joindre à cette farine, affriolante, je ne dis pas, mais...

Et après cela, que parle-t-on de disette: portés des boulangers fermés et gardés par la force armée; centaines de pauvres diables qui perdent des heures pour obtenir une livre de pain, contre bon argent comptant: messieurs de la boucherie taxés se vengent sur un public ahuri en décuplant le prix de la graisse et accessoires si indispensables. Puis le cri sinistre: plus de riz, plus de sel. Foule aigrie assiégeant une fontaine qui a la prétention d'être salée; puis peut-être plus rien: Disette! erreur d'optique: foin de ces vilénies: les petits gâteaux sont si savoureux, les vins si parfaits.

Une tombe se ferme, saluons d'un dernier adieu l'intrépide colonel de Malakoff, le brillant général de Magenta: le général Decaen, blessé le 14, à Borny, à la tête de ce beau 3<sup>e</sup> corps qu'il commandait pour la première et dernière fois. Grande et virile âme dans un corps souffrant, il s'éteignait après trois semaines de tortures physiques et morales.

Autre décor. Mais les jours ne cessent de se succéder, et ma foi, adieu aussi aux brillants uniformes. Sauf les gros état-majors et les armes savantes, de minces galons à peine visibles pour les hauts grades, mais larges en raison inverse de l'élévation de la position, remplace la gênante épaulette dite française, parce que sous sa forme actuelle, nous l'empruntâmes aux Russes, qui se sont hâtés de la quitter.

Puis l'officier s'enveloppe dans la capote grise si dédaignée l'an dernier; à moins qu'il ne couvre des marques de la hiérarchie, le simple paletot bleu en façon de commodore américain; et bottes fauves aux grands éperons, si chères aux figurants d'opéra, font les délices des cavaliers d'abord, puis la contagion gagne, et tout le monde est botté comme Louis XIV au parlement. Quelques-uns poussant plus loin le culte du fauve, s'en caparaçonnent comme s'ils allaient revêtir l'armure d'acier: des façons de ligueurs ou de covenantaires en déshabillé.

Ne crayonnant que des ensembles, nous laissons, bien entendu, de côté les guêtres et leurs étonnantes variétés. Les transformations de tenues à l'aide d'un seul galon indicateur, qui sépare le garde éphémèrement élu de son camarade de la ligne.

Un bon point à la jeune mobile, toujours correcte, sévère et élégante autant que faire se peut. Deux à la mâle simplicité de la solide garde nationale. Quelques mètres de toiles et de galon ont transformé en un corps excellent à tous les points de vue, ces honnêtes citoyens qui ne songeaient guère, il y a peu de semaines, au mousquet plus ou moins chassépoté.

Mais un nouveau cri de détresse se fait entendre, et celui-là des plus stridents, tant l'homme devient indifférent au nécessaire, mais inexorable pour le superflu; la foule assiège les bureaux avec plus de vivacité, de colère contenue, certes, que devant les boulangeries; on s'est passé de sucre, de sel, d'œufs, puis de légumes, on peut manquer de pain, — mais de tabac!

Et cependant les auxiliaires, puis les réservés ont successivement paru en ligne: d'abord les tabacs

exotiques, peu appréciés des masses, puis le tabac en feuilles, puis plus rien, sauf quelques cigares qui tentent de tenir lieu de la pipe aimée.

A chaque moment, dans chaque rue, on est à peu près certain de rencontrer une foule suivant quelques mobiles ou gardes nationaux qui conduisent à la place un pauvre diable, qui n'en peut, mais sur lequel, hélas! a été prononcé ce mot fatal: Espion!!! Et en quelques jours, près de deux cents malheureux sont entassés dans les prisons, attendant qu'il soit statué sur leur sort, expiant ainsi, par de longues heures de tortures morales et physiques, quelques moments de curiosité assez naturelle, quelques paroles inconsidérées, ou simplement une prononciation par trop entachée de prussianisme.

Il est vrai que l'initiative d'un simple particulier, sans bruit ni embarras, amène l'importante capture du maître espion qu'une procédure assez longue pour le cas, conduit où la loi envoie ses semblables. Mais pouvait-on soupçonner ou arrêter un gaillard si crânement vêtu.

Un autre, menant en partie double la vente des petits verres et l'espionnage, peut étudier tout à loisir tous nos forts, prévenir de tous nos mouvements, et n'être pris que grâce à l'uniforme prussien sous lequel il est reconnu. — Mais il vendait de si bonnes gouttes!

Pour lui, dit-on, la justice a été plus rapide et moins boiteuse que pour son grand collègue, maître Schull. Est-ce possible?

Parlons un peu des alarmistes, des trembleurs, si toutefois la ligne de démarcation existe entre ces deux catégories si voisines. Bien entendu, exceptons les alarmistes volontaires, ceux-ci étant justiciables d'un tribunal plus élevé. Restons dans notre sphère et disons qu'un alarmiste n'est qu'un trembleur, qui ne veut pas trembler à huit-clos.

Et constatons avec regret qu'il s'est principalement rencontré dans les sommités, qui devaient être inaccessibles, et je ne sépare pas la toge de l'épée: surtout parfois cela se traduit par des actes comiques. Témoin certain défilé de lampes, appliques, lustres menus meubles, quittant leurs places pour aller sous de plus humbles toits chercher un problématique asile: comme si la bombe redoutée eût respecté plus la demeure du citoyen que la résidence flatteuse du haut fonctionnaire.

Il est vrai que le plus élémentaire des calculs eût dispensé de ce spectacle: Distance moyenne des forts: 3 kilomètres, portée moyenne des pièces de 24: 4 kilomètres 800 mètres, donc rayon de près de

8 kilomètres; donc établissement de batteries à peu près inutiles. Mais la peur ne calcule pas.

9 SEPTEMBRE

Entre deux cuillerées de potage, et celui-là je m'en souviens, c'était notre dernier morceau de bœuf, voici un, deux, puis trois coups de canon. Tout est en l'air, terrasses, toits, greniers, tout devient observatoire; la foule se précipite aux remparts, à l'Esplanade, sur les quais; partout lorgnettes de jouer, mots de se croiser, conjectures de se fabriquer; car en peu de temps le cercle est complet. Queuleu a ouvert la marche bruyante qui ne se clôt que vers huit heures par Happeville.

Chacun des forts ou des batteries a donné sa note dans ce mystérieux concert que termine un splendide orage: et les cascades du ciel ont peine à disperser la foule anxieuse. Est-ce une tentative sur Metz ou Queuleu? l'ennemi célèbre-t-il tardivement la victoire de Sedan? Veut-on masquer le passage presque sous nos yeux de nos malheureux compagnons d'armes vaincus et désarmés? Canonne-t-on un corps ennemi cherchant à passer la Moselle?

Tout reste mystère.

Après sombres jours et longues pluies, de beaux soleils viennent éclairer nos horizons par trop constellés de Prussiens: chaque soir nos collines présentent un admirable spectacle; partout, des fonds obscurs, s'élevaient des feux de bivouac; les nôtres, vifs, ardents, francs, joyeux; ceux de l'ennemi noyés dans la double pénombre de l'éloignement, de la volonté, réduits au strict nécessaire, ternes, tristes et souvent à peine perceptibles.

OCTOBRE

La cité jusque-là portait allégrement sa lourde charge, reprenait presque une sorte de gaieté, lorsque survint la réouverture des portes, qui assombrit en permettant de tristes constatations. La campagne est désolée: plus d'arbres, plus de bosquets. — Demeures élégantes ou modestes, vide-bouteilles, sont tombées sous la pioche. Partout la destruction, la dévastation, la nudité absolue! — *La défense!* grand mot, qui légitime bien des vandalismes. — Le croisement fréquent des projectiles, enfin le séjour si prolongé de nos soldats, n'ont rien laissé debout! La ruine pour beaucoup, l'appauvrissement pour tous.

A la disette qui se généralise, viennent se joindre fièvres typhoïdes, putrides, et le cortège ordinaire des grandes agglomérations. A toute heure, de

## HISTOIRE ILLUSTRÉE DE PARIS

PRISE SUR LE FAIT ET AU JOUR LE JOUR

contenant

LE RÉGIM DE TOUTES LES ÉPREUVES  
SUBIES PAR CETTE GRANDE ET MALHEUREUSE CITÉ

LA GUERRE — LE SIÈGE — LA COMMUNE  
LES INCENDIES — LA DÉLIVRANCE

Cette histoire douloureuse est tout entière dans les deux volumes du journal le *Monde illustré*:

2<sup>e</sup> semestre de 1870: DE JUILLET A FIN DÉCEMBRE,  
1<sup>er</sup> semestre de 1871: DE JANVIER A JUILLET.

Chacun de ces volumes de 410 pages in-4<sup>e</sup>, orné de plus de 300 grandes gravures, se vend séparément, broché, 11 fr.

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. Bourdilliat, administrateur du *Monde illustré*.

Pour les recevoir *franco* à domicile dans toute la France, ajouter 1 franc par volume.

Le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui ont créées l'investissement de Paris et les rigueurs de la Commune, est le seul journal de ce genre qui ait continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins. Il les a au contraire augmentés, afin de suivre au jour le jour les événements qui se sont précipités depuis le commencement de la guerre jusqu'à la chute de la Commune. Pour ne rien laisser échapper des formi-

dables événements qui se passaient sous nos yeux, ses courageux collaborateurs se sont plus d'une fois exposés aux balles des Prussiens, ainsi qu'à la périlleuse méfiance des communaux.

Aussi, la direction du journal peut-elle se flatter d'avoir élevé un monument précieux qui servira, dans le présent aussi bien que dans l'avenir, aux historiens de ces jours terribles.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Un an: 21 fr. — Six mois: 11 fr. — Trois mois: 6 fr.  
Un numéro: 35 c. — Dans les gares: 40 c.

**SURDITÉ, BRUITS** DANS LES OREILLES  
6,800 malades depuis 15 ans: Dr GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1<sup>er</sup> à 3<sup>e</sup> Traite par corresp. Guide 2 fr.

**SANTÉ** La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène.

**UN LIVRE INDISPENSABLE.** — 50 centimes. *Petits éléments des codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur de la *Presse illustrée*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

nombreux corbillards sillonnent la ville; des portées tendues de noir, et des femmes en deuil.

La France se lève, dit-on, pour nous débloquent. Mais la pensée de tous, grands ou petits, jeunes ou vieux, soldats ou bourgeois, se résume dans un mot, un seul mot significatif : C'est long.

Enfin tout semble se réveiller; chaque jour, chaque nuit, sont témoins d'un nouveau combat : Magny, Feltre, Lessy, Ladouchamps, sont enlevés brillamment, et nous avons les coudées plus franches, à quel prix, grand Dieu ! L'horizon tout entier s'éclaircit de sinistres flammes, le ciel est obscurci de panaches de fumée. Le Prussien vaincu met le feu à ce qu'il est contraint d'abandonner, et, dans son aveugle et stupide vengeance, porte la flamme dans ces demeures qui l'abritèrent si longtemps. Tristes représailles contre des gens bien innocents, certes, et qui souffrent de quelque côté que souffle le vent. C'est l'incendie qui répond à la victoire.

5-7 OCTOBRE  
Cantines, cuis-



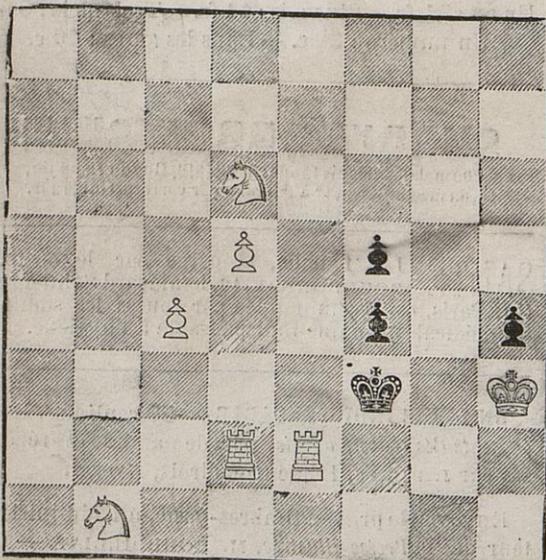
Au concert des Champs-Élysées. — (Dessin de Crafty.)

ses, bagages de toutes sortes, de toutes dimensions, longues files de véhicules entrent en ville. Les uns vont s'engouffrer dans les insondables profondeurs des magasins de l'artillerie; les autres demander asile aux maisons amies; et le long défilé, commencé bien avant le jour, finissant dans la nuit pour reprendre à l'aube. Que veut dire cet immense remue-ménage? On allège l'armée afin de se préparer à une trouée, disent les uns. On veut supprimer ce déplorable système de voitures qui avait si mal réussi en Italie et que l'on peut ranger, certes, au nombre des causes troisièmes au moins de nos malheurs. Trente ans de guerre d'Afrique nous avaient enseigné à vivre de peu, de bien peu et à passer partout. L'homme portait pour huit jours de vivres, le mulet quinze, et avec cela on marchait longtemps, bien longtemps, presque sans *impedimenta*, dans un pays sans routes, sans chemins, sans ponts; on trouvait des points de ravitaillement et on parlait frais et joyeux.

PH. DU CHESNE.  
(A suivre.)

PROBLÈME N° 380

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 378.

- 1. F 3 FR
- 2. F 5 D
- 3. D 6 C ou 6 B, échec et mat.

(A)

- 1. T 4 D
- 3. D 6 D ou T 5 D, échec et mat.

(B)

- 2. P 4 D, échec et mat le coup suivant.

(C)

- 2. T 4 FR, et mat le coup suivant.

(D)

- 2. T 4 R, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. N. Raynal, à Lille; L. de Croze, à Marseille; Stienon de Meurs, à Liège; W. Labrosse, à Bordeaux; comte Ognefro, à Boulogne-sur-mer; Van Eycken, café Divans, à Limoges.

P. JOURNOUD.

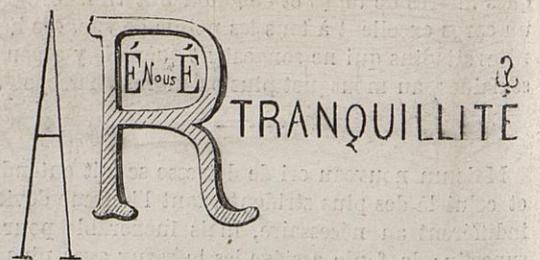
ERRATA

SOLUTION DU RÉBUS DU N° 748

Louis XII répandit tant de bienfaits qu'il fut surnommé Père du peuple.

ONT DEVINÉ JUSTE : MM. Mille Marius, à Aix; J. Gavarry, à Paris; P. Garet, L. Serres, E. Munier, officier de l'armée; habitués du café de Bordeaux, à Abbeville; le cercle de l'Avenue, à Caux; R. Stoum, à Sèvres.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Si nous sommes assez sages pour laisser dans l'ombre nos préférences politiques, nous nous relèverons.